



ARTS



YANNICK NÉZET-SÉGUIN
L'HOMME *PRESTISSIMO*
PAGE 8

CINÉMA

GUARDIANS OF THE GALAXY VOL. 2

AVEC
TAMBOURS ET
TROMPETTES!
PAGE 16



PATIENTS
L'ESPOIR
ENTRE
AMIS
PAGE 19

Grand Corps Malade
et Mehdi Idir



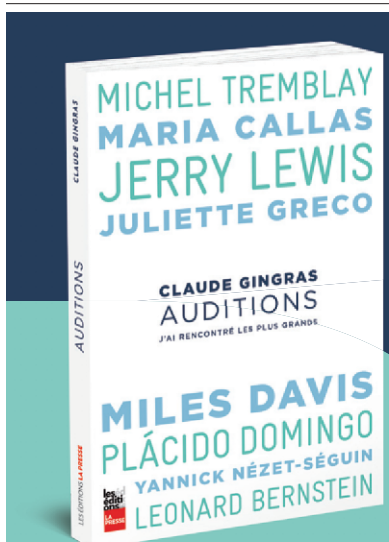
PROFESSION CHEF D'ORCHESTRE

CHEFS D'ORCHESTRE, «CHEFFES» DE FILE

Les femmes n'ont pas toujours eu leur place à la tête des orchestres, mais le plafond de verre se fissure, s'il n'a pas déjà éclaté. Mélanie Léonard, directrice musicale de l'Orchestre symphonique de Sudbury, tout comme Véronique Lussier et Lori Antounian, finissante du programme en direction d'orchestre de l'Université de Montréal, en témoignent : c'est à leur tour de briller.

UN DOSSIER D'HUGO PILON-LAROSE EN PAGES 6 ET 7

PHOTO OLIVIER JEAN, LA PRESSE



CLAUDE GINGRAS SANS RETENUE

PLUS DE 85 RENCONTRES AVEC LES PLUS GRANDS

« À travers ces rencontres, brèves ou longues, se profile le passé d'une métropole qui, dès les années 50, attirait déjà de grandes vedettes internationales. »

Nathalie Petrowski, *La Presse+*

« Hommage? Testament journalistique? Exercice de mémoire? Le bouquin est tout ça à la fois. »

Fabien Deglise, *Le Devoir*

Offert en librairie ou sur
editionslapresse.ca
Aussi en format PDF et E-pub



ARTS

La face cachée des cassettes



HUGO DUMAS
CHRONIQUE

J'ai fait le grand ménage cette semaine. Trop de séries entamées, mais pas encore achevées s'accumulaient comme des mauvais jeux de mots à *Gravel le matin*.

J'ai donc donné un grand coup de plumeau et j'ai fini *13 Reasons Why* de Netflix, fini *Feud: Bette and Joan* de FX et fini *Girls* de HBO. Fallait nettoyer l'enregistreur pour accueillir *Fargo 3*, *Plan B* et *Silicon Valley*.

N'étant pas une adolescente de 17 ans, quoique nos goûts télévisuels et musicaux se ressemblent parfois, je n'avais pas pensé que la série *Treize raisons* pouvait pousser des jeunes au suicide, comme l'ont déploré cette semaine des intervenants spécialisés dans les problèmes de santé mentale.

Naïvement, j'avais plutôt imaginé l'inverse, car *Treize raisons* montre, sans rien enjoliver, tous les effets dévastateurs de la mort de l'adolescente Hannah Baker sur son entourage. Ses parents ne s'en remettent pas. La culpabilité ronge ses camarades de classe à tel point que l'ancien meilleur ami d'Hannah tente de se donner la mort lui aussi. On sent parfaitement les tourments et la douleur de ceux qui restent. Tout ça porte à réfléchir.

Les 13 épisodes de *Treize raisons* illustrent très bien la cruelle réalité de la cyberintimidation qui empoisonne les écoles secondaires. Ça commence avec des rumeurs de promiscuité sexuelle, ça s'intensifie, dans le cas d'Hannah, jusqu'au viol et ça culmine avec un conseiller

pédagogique con comme un balai, incapable de détecter les signes évidents de la détresse de son élève.

La dégringolade d'Hannah s'appuie sur un enchaînement de choses affreuses et non sur un événement unique. Le plus troublant, c'est qu'Hannah vit son désarroi seule avec son micro et ses cassettes. Elle multiplie les mauvais choix et repousse même le gentil Clay, qui ne demande qu'à l'épauler.

Ce n'est jamais dit explicitement dans *Treize raisons*, mais probablement qu'Hannah souffre de dépression. Là-dessus, la télésérie de Netflix, offerte en anglais et en français, a raté son coup. On s'entend qu'il s'agit d'un enjeu majeur quand on traite de suicide chez les adolescents. Dans la liste des 13 raisons qui ont contribué au geste désespéré d'Hannah aurait dû figurer la maladie mentale. Ça aurait été pas mal plus per-



PHOTO FOURNIE PAR NETFLIX

Treize raisons montre, sans rien enjoliver, tous les effets dévastateurs de la mort de l'adolescente Hannah Baker (Katherine Langford) sur son entourage. Ses parents ne s'en remettent pas. La culpabilité ronge ses camarades de classe.

glamour. C'est d'une violence inouïe. C'est un acte brutal, sanglant.

Ne pas montrer le geste aurait renforcé le mythe qu'un suicidé part sans douleur, tout

Lui-même a essayé d'en finir, par le passé. Mais en avalant ses premiers cachets, il s'est souvenu du témoignage d'une femme de son groupe d'entraide, qui avait également essayé de se tuer par surdose.

Après une heure, la dame s'était mise à vomir du sang en projection. En courant vers la salle de bain, complètement confuse, elle avait fracassé le mur de verre de la douche et s'était quasiment empalée dessus. Elle a survécu, avec des séquelles permanentes très graves.

Bref, ces images *gore* sont revenues au scénariste au moment où il croyait que tout était terminé pour lui. Ça lui a donné un choc. Et ça lui a sauvé la vie.

Il est beaucoup question de rivalité, de cruauté et de coups bas dans l'excellente

télésérie *Feud: Bette and Joan*. Au lieu de mettre en scène des ados, *Feud* oppose deux actrices légendaires, Bette Davis et Joan Crawford, campées par les extraordinaires Susan Sarandon et Jessica Lange.

Le niveau d'acrimonie entre ces deux icônes hollywoodiennes s'apparente à celui qui règne entre Hannah et ses condisciples de Liberty High. Autant dans *Feud* que dans *Treize raisons*, on comprend que la méchanceté découle d'un manque d'amour, d'une insécurité profonde et d'un désir de plaire à tout prix.

Comme adulte, hélas! nous poursuivons ces comportements dommageables de corridors d'école. Essayons donc de corriger ça. Et rappelons qu'il existe de l'aide pour ceux et celles qui ont des idées noires: 1866 APPELLE.

Dans la liste des 13 raisons qui ont contribué au geste désespéré d'Hannah aurait dû figurer la maladie mentale. Ça aurait été pas mal plus pertinent que le fait d'avoir été élue celle qui a les plus belles fesses de la classe.

tinent que le fait d'avoir été élue celle qui a les plus belles fesses de la classe.

Il faut aussi parler de l'horrible scène du dernier épisode, où Hannah se taillade les poignets dans le bain. Oui, c'était nécessaire de l'inclure, je pense. Le suicide, ce n'est pas

doucement et quasiment dans un halo de lumière divine. Ce n'est pas du tout le cas.

Dans un essai publié dans le magazine *Vanity Fair*, un des auteurs de *Treize raisons* a expliqué pourquoi il fallait tourner cette séquence avec le plus de réalisme possible.

À POINTE-À-CALLIÈRE
AMAZONIE
Le chamane et la pensée de la forêt
Jusqu'au 22 octobre 2017

Une exposition réalisée par le MEG - Musée d'ethnographie de Genève et adaptée par Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, avec la participation des Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles.

POINTE-À-CALLIÈRE
Cité d'archéologie et
d'histoire de Montréal
pacmusee.qc.ca
Montréal

MEG



AIR CANADA
CARGO

INTERCONTINENTAL
MONTREAL

TOURISME /
MONTREAL

LA PRESSE

EXPOSITION
VIDÉO
ET
VERTIGE
JOCELYNE ALLOUCHERIE
IVAN BINET
AVEC UNE INSTALLATION DE
MATHIEU CARDIN
DU 24 MARS
AU 18 JUIN
2017
1700
LA
POSTE



PHOTO FOURNIE PAR LE TNM

Catherine Trudeau et Marc Beaupré sont les deux valets indisciplinés de la pièce *Le jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

Théâtre de lumière

LUC BOULANGER
CRITIQUE
★★★½

N'en déplaise au chanteur Pierre Lapointe: il y a de l'amour dans l'air sur la scène du TNM. Les oiseaux gazouillent, les jardins fleurissent, les amoureux badinent sous un ciel couleur pastel... Et ce n'est pas du tout, du tout, « quêtaine ».

D'amour et de jeu, il est, bien sûr, question dans la comédie classique de Marivaux. Et aussi de plaisirs, de promesses, de beauté (du verbe et de la chair), et beaucoup de confusion des sentiments. Qui a dit que l'amour sera simple?

Argument

Le noble M. Orgon veut marier sa fille Silvia à Dorante, le fils d'un marquis. C'est un mariage arrangé, les deux jeunes ne se connaissent pas. Avec la complicité paternelle, Silvia demande à sa servante, Lisette, d'échanger leurs habits. Déguisées l'une en l'autre, les femmes pourront ainsi « examiner » le prétendant avant l'union.

Or, Dorante a eu la même idée avec son valet, Arlequin. Orgon et son fils, Mario, auront donc tout le loisir de s'amuser à observer la double intrigue amoureuse, pour mieux rire des qui-proquos entre maîtres et serviteurs. Jusqu'à ce que les masques tombent et que l'amour et la vérité jaillissent.

L'ombre de la Révolution française

Créée en 1730 à Paris, par la troupe des Comédiens italiens, cette comédie est une œuvre de transition dans le répertoire de Marivaux.

L'auteur du *Triomphe de l'amour* s'intéresse aux rapports entre les classes, à la montée de la bourgeoisie en France.

Sans exposer tout désir révolutionnaire, on sent tout de même le balbutiement de la Révolution française. Les personnages ne sont pas conflits directs, ils ne transgressent pas leur rang; mais ils s'opposent à l'autorité et dénoncent leurs conditions.

Sous la baguette magique d'Alain Zouvi, cette production du *Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux transpire de joie, de bonheur et de fantaisie. Tout en prenant ses distances face à la légèreté ou la facilité comique, le metteur en scène reste proche de la *commedia dell'arte*, dans son excellente direction d'acteurs.

Catherine Trudeau et Marc Beaupré sont les deux valets indisciplinés. David Savard et Bénédicte Décary jouent leurs maîtres qui portent les habits des serviteurs (soulignons les magnifiques costumes du XVIII^e siècle, avec une touche de modernité, signés Judy Jonker). Les comédiens sont formidables; même si Bénédicte Décary semblait forcer un peu son jeu, mardi dernier, lors de l'avant-première. Dans le rôle du paternel, Henri Chassé est très juste. Quant au charismatique Philippe Thibault-Denis, il joue tout en finesse, avec assurance et intelligence, le coquin frangin, Mario.

Le très beau décor de Jean Bard est planté dans un jardin avec une fontaine. Il est éclairé par la riche lumière de Nicolas Ricard. La belle musique de Christian Thomas souligne à merveille l'atmosphère d'amour et d'incrédulité de la pièce. Malgré quelques temps morts – mais les silences suspendus entre les scènes sont importants et signifiants, au milieu de ce marivaudage –, cette production met joyeusement fin à la saison du TNM.

Au Théâtre du Nouveau Monde, jusqu'au 20 mai.

FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET

Une journée avec Louis Lortie

CAROLINE RODGERS
COLLABORATION SPÉCIALE

Ceux qui aiment Louis Lortie peuvent se donner rendez-vous dans Charlevoix le 24 juin prochain. Le pianiste québécois sera au centre de la Journée Arts sans frontières au Festival international du Domaine Forget, dans le cadre d'un nouveau partenariat avec la prestigieuse Chapelle musicale Reine Elisabeth de Belgique, où Louis Lortie est « maître en résidence » depuis octobre 2016.

Le tout commencera par un cours de maître donné par le pianiste, suivi d'un dîner champêtre en musique avec le Trio de la Chapelle. Dans l'après-midi, on pourra entendre trois concerts de musique de chambre. Un premier concert de piano gratuit sera donné par les stagiaires en piano du Domaine Forget. Ensuite, le Trio de la Chapelle interprétera l'intégrale des quatuors pour piano et cordes de Brahms et de Fauré, avec Louis Lortie et Nareh Arghamanyan, lauréate du Concours musical international de Montréal en 2008. Pour finir, Louis Lortie jouera des œuvres de Brahms et de Fauré en duo avec le jeune violoniste Kerson Leong.

La programmation 2017 du Domaine Forget, annoncée jeudi dernier, compte plusieurs grands noms, des invités internationaux tels que Midori, Benedetto Lupo et Alexandre Tharaud, trois concerts symphoniques ainsi qu'un volet populaire avec, entre autres, le chanteur Gino Vannelli. Notons également que Cœur de pirate visitera le Domaine Forget en formule intime avec le Quatuor Molinari le 21 octobre prochain, dans le cadre du volet variétés.



PHOTO ARCHIVES LA PRESSE

Le pianiste Louis Lortie

D'autres concerts à ne pas manquer

> L'Orchestre de la Francophonie reçoit James Ehnes, sous la direction de Jean-Philippe Tremblay. Le 15 juillet, 20h.

> L'Orchestre symphonique de Québec et Johannes Moser dans le *Concerto pour violoncelle en si mineur* de Dvorák, direction Fabien Gabel. Le 22 juillet, 20h.

> Concert-dégustation avec l'Orchestre de chambre McGill, Sharon Azrieli, soprano, et Noah Bendix-Balgley, violon, animation Jean Soulard. Le 23 juillet, 15h.

> Spectacle *L'invitation au voyage, Baudelaire en paroles et en musique* avec Marie-Nicole Lemieux, contralto, Raymond Cloutier, comédien et David Zobel, piano. Le 30 juillet, 15h.

> Les Violons du Roy et Alexandre Tharaud interprètent le *Concerto n° 1* de Beethoven sous la direction de Bernard Labadie. Le 20 août, 15h.

LOTO QUÉBEC PRÉSENTE **CLASSICA** FESTIVAL
Marc Boucher, directeur général et artistique

26 MAI AU 4 JUIN 2017

EN RAPPEL LE 10 JUIN



de Bach AUX BEATLES

PROGRAMMATION EN SALLE

| | | |
|--|---|---|
| <p>VENDREDI 26 MAI</p> <p>19 h 32 \$</p>  <p>Grande messe en ut mineur de WOLFGANG AMADEUS MOZART Direction : Michel Brousseau Solistes : Magali Simard-Galdès, Pascale Beaudin, Antonio Figueroa, Pierre-Étienne Bergeron Basilique Sainte-Anne de Varennes 30, rue de La Fabrique, Varennes PRÉSENTÉ PAR Desjardins Caisse de Varennes VARENNES ÉNERGIE</p> <p>DIMANCHE 28 MAI</p> <p>15 h 30 32 \$</p>  <p>« B » CHEUR DE CHAMBRE LES RUGISSANTS Victoria Hall, Westmount 4626, rue Sherbrooke Ouest PRÉSENTÉ PAR</p> <p>20 h 30 À PARTIR DE 32 \$</p>  <p>DIANE DUFRESNE À LA COCATHÉDRALE Accompagnée par les cordes soyeuses de l'Orchestre symphonique de Longueuil Direction : Jean-Michel Malouf Pianiste : Olivier Godin Cocathédrale Saint-Antoine-de-Padoue Produit par le Festival Classica en collaboration avec les Productions Jean-Pier Doucet. PRÉSENTÉ PAR EN COLLABORATION AVEC longueuil LA PRESSE FCSL</p> <p>LUNDI 29 MAI</p> <p>19 h 30 32 \$</p>  <p>Vertige en 4 temps IREM BEKTER Église Unie Mont-Royal 1800, boul. Graham, Ville de Mont-Royal PRÉSENTÉ PAR</p> <p>MARDI 30 MAI</p> <p>19 h 32 \$</p>  <p>Vers l'orient L'ENSEMBLE MOZAÏKA Centre socioculturel de Brossard 7905, av. San Francisco, Brossard PRÉSENTÉ PAR</p> <p>MERCREDI 31 MAI</p> <p>19 h 32 \$</p>  <p>Le Paradis perdu Oratorio pour chœur, solistes et orchestre de Théodore Dubois Direction : Jean-Claude Malgoire Solistes : Magali Simard-Galdès, Mireille Lebel, Jonathan Boyd, Marc Boucher Église Sainte-Famille 560, boul. Marie-Victorin, Boucherville PRÉSENTÉ PAR Boucherville RBC</p> <p>JEUDI 1^{er} JUIN</p> <p>19 h 32 \$</p>  <p>Concertos romantiques Orchestre Métropolitain Alain Trudel, direction Jean-Philippe Sylvestre, pianiste <i>Concerto de Québec - ANDRÉ MATHIEU</i> <i>Concerto pour piano n° 2 - SERGUEÏ RACHMANINOV</i> Paroisse Saint-Constant 242, rue Saint-Pierre, Saint-Constant PRÉSENTÉ PAR</p> | <p>VENDREDI 2 JUIN</p> <p>19 h 32 \$</p>  <p>Regard persan TRIO REGARD PERSAN Saint Andrews Presbyterian Church 496, av. Birch, Saint-Lambert PRÉSENTÉ PAR</p> <p>21 h 32 \$</p>  <p>Paris romantique CHARLES RICHARD-HAMELIN & STÉPHANE TÉTREAULT Paroisse catholique de Saint-Lambert 41, av. Lorne, Saint-Lambert PRÉSENTÉ PAR</p> <p>SAMEDI 3 JUIN</p> <p>10 h 30 8 \$</p>  <p>Les petits maestros KERRY-ANNE KUTZ ET SES MUSICIENS Saint Andrews Presbyterian Church (spectacle jeune public) PRÉSENTÉ PAR</p> <p>13 h 32 \$</p>  <p>Cantata sudamericana ENSEMBLE BATACLAN & TANGO BORÉAL St. Lambert United Church 85, boul. Desaulniers, Saint-Lambert PRÉSENTÉ PAR</p> <p>14 h 30 32 \$</p>  <p>Les trios pour piano, violon et violoncelle de FRANZ SCHUBERT Lysandre Ménard (piano) Nuné Melik (violin) Stéphane Tétrault (violoncelle) Saint Andrews Presbyterian Church 496, av. Birch, Saint-Lambert PRÉSENTÉ PAR</p> <p>16 h 30 32 \$</p>  <p>Mémoires d'amour Mémoires pour quintette à cordes et piano Avec Marc Boucher (baryton) Nicolas Kruger (piano) Nuné Melik et Andréa Tyniec (violin) Elvira Misbakhova (alto) Stéphane Tétrault (violoncelle) Jeanne Corpataux-Blache (contrebasse) St. Lambert United Church 85, boul. Desaulniers, Saint-Lambert PRÉSENTÉ PAR</p> <p>16 h 30 32 \$</p>  <p>Les viennoiseries de Marie-Antoinette NATALIE CHOQUETTE Paroisse catholique de Saint-Lambert 41, av. Lorne, Saint-Lambert PRÉSENTÉ PAR</p> <p>19 h 30 32 \$</p>  <p>Variations Goldberg en trio de JEAN-SÉBASTIEN BACH St. Lambert United Church 85, boul. Desaulniers, Saint-Lambert PRÉSENTÉ PAR</p> | <p>19 h 30 32 \$</p>  <p>Saar H'SAO Saint Andrews Presbyterian Church 496, av. Birch, Saint-Lambert PRÉSENTÉ PAR</p> <p>DIMANCHE 4 JUIN</p> <p>10 h 30 8 \$</p>  <p>Kakophonia NATALIE CHOQUETTE Centre de loisirs 600, av. Oak, Salle MF1, Saint-Lambert (spectacle jeune public) PRÉSENTÉ PAR</p> <p>13 h 32 \$</p>  <p>Love Love Love - I LOVE THE BEATLES ROXANE DEL Avec Pierre Bégin (premier violon) Denis Létourneau (second violon) Frank Perron (alto) et Jean-Christophe Guelpa (violoncelle) St. Lambert United Church 85, boul. Desaulniers, Saint-Lambert PRÉSENTÉ PAR</p> <p>15 h 32 \$</p>  <p>CHARLES RICHARD-HAMELIN en solo Paroisse catholique de Saint-Lambert 41, av. Lorne, Saint-Lambert PRÉSENTÉ PAR</p> <p>15 h 30 32 \$</p>  <p>Occidental TRIO POPULAIRE Saint Andrews Presbyterian Church 496, av. Birch, Saint-Lambert PRÉSENTÉ PAR</p> <p>16 h 32 \$</p> <div style="background-color: #e91e63; color: white; padding: 5px; text-align: center;"> <p>Récital-concours international de mélodies françaises</p> <p>Madame Marie-Paule Rouvinez Monsieur Gilles Beauregard</p> <p style="font-size: 24px; font-weight: bold;">30 000 \$ CA EN BOURSES</p> </div> <p>Récital CONCOURS INTERNATIONAL DE MÉLODIES FRANÇAISES St. Lambert United Church 85, boul. Desaulniers, Saint-Lambert PRÉSENTÉ PAR</p> <p>20 h 32 \$</p>  <p>Femmes MARIE-JOSÉE LORD Paroisse Catholique de Saint-Lambert 41, av. Lorne, Saint-Lambert PRÉSENTÉ PAR</p> |
|--|---|---|

BILLETTS ET PASSEPORTS EN VENTE www.festivalclassica.com 450 912-0868, poste 101

EN COLLABORATION AVEC Desjardins Caisse Charles-LeMoine IGA Louise Ménéard Hydro Québec

PARTENAIRES PUBLICS Québec Canada

PROCEUREZ-VOUS VOTRE PASSEPORT FAMILIAL

Accès gratuit à tous les concerts du Festival*

185 \$

*Certaines conditions s'appliquent. Taxes et frais de service inclus.

Les prix indiqués comprennent les taxes et les frais de service

ARTS CIRQUE

VOLTA

Le Cirque prend un coup de jeune!

JEAN SIAG
CRITIQUE

Il faut rendre à César ce qui appartient à César. Pour sa 41^e production, le Cirque du Soleil a promis de sortir des sentiers battus, et il a tenu parole. Il a aussi voulu s'adresser plus franchement aux jeunes, et c'est ce qu'il fait avec un certain succès.

D'abord sur le plan musical avec la synthpop électro accrocheuse du groupe français m⁸³. Mais aussi sur le plan narratif, où l'on nous raconte pour une rare fois une histoire compréhensible. La scénographie, avec les projections et les éclairages, donne également une facture beaucoup plus contemporaine. Et les costumes, toujours aussi flamboyants, tranchent avec les amazones, coccinelles, hommes-lézards et autres créatures étranges qu'on a vus ici ad nauseam.

Pour tout cela, il faut saluer l'audace du Cirque, qui a permis les ingrédients d'une recette qui lui a été jusqu'à présent assez profitable. Est-ce qu'on peut parler de renouveau pour autant? Trop tôt pour le dire, mais l'impulsion et l'énergie de ce spectacle sont bonnes.

Les sports extrêmes en vedette

Le thème choisi par les deux jeunes recrues du Cirque qui ont créé et mis en scène *Volta* – Alexandre Bastien et Jean Guibert – s'inscrit dans cette opération séduction auprès des jeunes: les sports extrêmes. *Bungee*, parkour, vélo acrobatique, fil de fer, BMX, les deux créateurs de *Volta* ont opté pour un show d'adrénaline axé sur la performance acrobatique – qui n'est



PHOTO BERNARD BRAULT, LA PRESSE
Bungee, parkour, vélo acrobatique, fil de fer, BMX: les deux créateurs de *Volta*, Alexandre Bastien et Jean Guibert, ont opté pour un show d'adrénaline axé sur la performance acrobatique.

d'ailleurs pas sans rappeler *iD* d'Éloïse.

Ce cirque contemporain survitaminé n'est pas sans défaut, et la prouesse pour la prouesse a ses limites, mais il

une histoire assez simple qui tourne autour du personnage de Waz. Cet animateur d'un jeu télévisé consacre des élites qui sont ensuite décorées d'une coiffe et d'une tunique

Si l'histoire de Waz se comprend assez bien, le lien avec le jeu télévisé et le groupe des Élités est moins évident.

Toujours est-il que notre ami Waz rencontrera le gang des Esprits libres par l'entremise d'une belle donzelle. Ces personnages libres et colorés l'amèneront à s'accepter comme il est, avec ses cheveux de plumes bleues. Le scénario peut paraître simplet, mais il charrie beaucoup d'émotions et il a le mérite d'être clair, contrairement à certaines histoires alambiquées qu'on nous a déjà servies. L'image d'une société automatisée, rivée à son téléphone intelligent, est aussi bien exploitée.

Malgré le côté un peu bling-bling et tape-à-l'œil de *Volta*, on apprécie la prise de risque du Cirque du Soleil qui a le mérite d'explorer de nouvelles avenues.

y a une cohérence indéniable avec ce groupe d'acrobates.

Ces performances – certaines moins extrêmes (les numéros de bâton, de patin à roulettes) – s'appuient sur

qui les rendent toutes semblables et ternes. Lui-même y voit le moyen de cacher ses cheveux de plumes bleues, dont les enfants se moquaient quand il était petit.

Quelques bémols

Des bémols. Sur cette scène « intelligente » – qui se fractionne et s'élève –, le déploiement des (trop) nombreux appareils acrobatiques alourdit le spectacle. Outre l'immense cube qui sert de loge et d'écran (très bien!), on nous sort deux immenses échelles, deux installations de fils de fer, plusieurs jeux de barres parallèles et d'immenses rampes pour accueillir les vélos BMX. Évidemment, le temps de fixer ces appareils, il y a beaucoup de bourdonnement.

Soyons clairs, ce numéro final de vélos BMX est le clou de *Volta*, impossible d'y être insensible, le Cirque nous en met plein la vue. Là, oui, les amateurs d'émotions fortes se régaleront! Tant et tellement qu'on se croirait aux X Games plutôt qu'au cirque.

On n'est plus du tout dans l'histoire de Waz non plus. Plutôt face à de jeunes cascadeurs qui bombent le torse, poussent des cris de victoire et se font des *high five*. C'est aussi un peu ça, *Volta*.

Il reste que dans cette enfilade de sports extrêmes et de prouesses acrobatiques se glissent d'épatantes performances, bien senties, que ce soit à la corde à sauter, aux anneaux chinois, dans le numéro de vélo acrobatique et de ballet ou encore dans des numéros aériens originaux (accroché à une lampe suspendue et même par les cheveux!). Finalement, malgré le côté un peu bling-bling et tape-à-l'œil de *Volta*, on apprécie la prise de risque du Cirque qui a le mérite d'explorer de nouvelles avenues et de nous insuffler une énorme dose d'énergie.

Jusqu'au 23 juillet sous le chapiteau du Cirque du Soleil dans le Vieux-Port de Montréal.

abonnement ★ JAPON ★ TEXAS ★ CUBA ★ LAOS
hors-séries ★ CÔTE EST ★ CROATIE ★ AFRIQUE DU SUD
COMPOSTELLE

45 ans à vivre le monde
saison 2017 - 2018

les grands explos

abonnez-vous

514 521.1002
1 800 558.1002LES GRANDS
EXPLORATEURS
.COM

avant le 15 mai

et participer aux

2 concours

1 voyage à Cuba

1 séjour en Croatie

Présenté par

Desjardins

LA PRESSE



Le vrai du faux



NATHALIE PETROWSKI
CHRONIQUE

Pour l'occasion, LCN avait sorti l'artillerie lourde. Tous ses commentateurs vedettes avaient été conscrits, le médaillon de leurs visages formant à l'écran une sorte de pizza virtuelle autour de l'animateur Paul Larocque. L'heure était grave et la crise déclenchée par la révélation de l'enquête de l'UPAC visant Jean Charest avait mis tout le monde sur les dents. Or le bureau d'enquête de TVA, mené par l'enquêteur de talent Félix Séguin – aucune ironie ici – venait de découvrir le pot aux roses: une série de courriels échangés entre Marc Bibeau, le grand argentier désormais banni du Parti libéral, et Jean-Louis Dufresne, l'actuel chef de cabinet du premier ministre Couillard. La bande à Félix Séguin avait aussi mis la main sur une autre série de courriels, échangés cette fois du temps du gouvernement Charest entre Marc Bibeau, Violette Trépanier et le directeur des communications Hugo D'Amours, au sujet du ministre Moreau, courriels qui semblaient indiquer que ce dernier recevait des ordres de Bibeau.

Je ne me risquerai pas à commenter la validité des informations communiquées, même si c'est clair que ces courriels complaisants sentent mauvais. Tellement mauvais que le ministre Moreau a ressenti le besoin de venir confronter les journalistes. Confronter n'est pas un mot trop fort. Pendant près de 20 minutes, en direct, sans pause publicitaire ni rien, LCN a laissé le ministre

donner sa version des faits et blâmer copieusement les journalistes y compris celui derrière lui.

Or, que le ministre le veuille ou non, il ne pourra pas dire que cette fois-ci sa parole a été charcutée ou manipulée. LCN lui a donné tout le temps voulu pour exprimer sa version des faits et pour l'exprimer en direct, sans intermédiaire, sans interruption.

J'ai écouté Pierre Moreau avec un mélange de fascination et de bonne foi. Il parle tellement bien et avec une telle conviction que j'étais à un cheveu de le croire. Lorsqu'il a quitté l'antenne, les commentateurs vedettes ont réagi à ses propos, chacun apportant une nuance, une précision, un rappel historique ou une correction, bref de quoi me faire comprendre que le ministre n'avait pas dit toute la vérité et qu'il avait même carrément détourné certains faits.

Nous venions de vivre en direct non seulement de la bonne télé, mais une belle leçon de journalisme et la preuve qu'à l'ère des «fake news» une certaine forme de vérité et d'objectivité est encore possible dans les médias traditionnels.

Ce qui m'amène aux pourfendeurs de ces médias dits traditionnels. On connaît leur chef. Il a pour nom Donald Trump. Mais Donald a fait des petits chez nous dont le plus actif et le plus tapageur est sans contredit l'animateur Éric Duhaime.

Quelle ne fut pas ma surprise de constater que Duhaime s'est téléporté à Paris pour l'élection présidentielle, la semaine dernière. Et, à moins que je me trompe, il l'a fait à ses propres



EXCLUSIF - BUREAU D'ENQUÊTE

ENQUÊTE DE L'UPAC SUR CHAREST ET BIBEAU

DIRECT

Après le passage du ministre Pierre Moreau à LCN, les commentateurs vedettes ont réagi à ses propos, chacun apportant une nuance, une précision, un rappel historique ou une correction.

frais. Il n'a participé qu'à deux émissions du midi au FM93 avec Bernard Drainville. Le reste de la semaine, il a été remplacé.

En revanche, il a tourné au moins trois vidéos pour The Rebel, le site d'information d'Ezra Levant, ce sombre et sinistre petit roi de la droite canadienne.

Donald a fait des petits chez nous dont le plus actif et le plus tapageur est sans contredit l'animateur Éric Duhaime.

Je doute que le FM93 ait accepté de financer le voyage d'un animateur qui a passé son temps à travailler pour un site dont la marque de commerce est de cracher sur les médias traditionnels en affirmant qu'ils mentent, manipulent et travestissent la vérité, mais sait-on jamais...

Les vidéos de Duhaime sur The Rebel sont en anglais, une langue qu'il maîtrise avec une certaine fluidité, mais avec un accent de bûcheron.

Celle qu'il a enregistrée au lendemain du premier tour de la présidentielle a pour thème le honteux parti pris des médias traditionnels français.

Journaux en main dont le papier frotte contre son micro, parasitant le son, Duhaime explique à la caméra qu'en célébrant la victoire de Macron et en ignorant la montée his-

torique de Marine Le Pen, les médias en France sont irrémédiablement tendancieux. «Vous n'êtes pas écœurés de voir que les médias décident avant vous? Vous n'êtes pas écœurés de voir leur unanimité? La population ici est divisée, comme c'est le cas partout dans le monde, mais les médias ici font comme si ça n'existait pas. Heureusement qu'il y a des médias comme The Rebel pour donner l'autre version de l'histoire!», jappe Duhaime.

Passons sur le fait que l'animateur s'adresse à des Canadiens qui, j'imagine, n'en ont rien à cirer, du parti pris des journaux français. Mais lui, n'éprouve-t-il pas un brin de gêne à cracher sur les médias traditionnels alors qu'il travaille à leur service?

N'est-ce pas d'ailleurs grâce au bon salaire qu'il gagne avec les médias traditionnels qu'il peut se payer un voyage à Paris?

Et puis, affirmer que les médias traditionnels ne font pas leur job, c'est torpiller son propre travail au FM93, non?

Le pire, c'est que le même jour, sur le même sujet, son échange avec Drainville au FM93 était mille fois plus nuancé. Il a même concédé que Le Pen perdrait au second tour. Pourtant, sur The Rebel, il affirme que c'est elle qui a le vent dans les voiles et qu'elle va peut-être gagner. Deux poids, deux mesures? Plutôt, une seule info, mais déclinée pour dire tout et son contraire et pour fabriquer du faux avec du vrai.

Si c'est ça, l'avenir de l'information, alors retournons à toute vitesse aux vieilles traditions.

LA FONDATION ARTE MUSICA PRÉSENTE

SALLE BOURGIE

17.18

NOUVELLE SAISON 94 CONCERTS

Les Arts Florissants
Le Poème Harmonique
Tafelmusik
Ian Bostridge
Alexandre Tharaud
Charles Richard-Hamelin
Katia & Marielle Labèque
Quatuor Mosaïques
Anderson & Roe
Valérie Milot
The Tallis Scholars
The Boston Camerata
Benedetto Lupo
Jean-Efflam Bavouzet

BILLETTS EN VENTE MAINTENANT
SALLEBOURGIE.CA
514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTREAL
FONDATION ARTE MUSICA
Présenté par TD LA PRESSE

À L'AFFICHE!

AVEC
MARC BEAUPRÉ
HENRI CHASSÉ
BÉNÉDICTE DÉCARY
DAVID SAVARD
PHILIPPE THIBAUT-DENIS
CATHERINE TRUDEAU

T N M
65 ANS
SAISON 16/17

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD DU MARIVAUX
MISE EN SCÈNE DE MARIVAUX
ALAIN ZOUVI

TNM.QC.CA FORFAIT FAMILLE DISPONIBLE!

LA PRESSE+ ICI artv

ARTS MUSIQUE

PROFESSION CHEF D'ORCHESTRE

LES FEMMES
RAYONNENT

HUGO PILON-LAROSE

L'idée peut paraître aujourd'hui étrange, mais elle est fondamentale pour comprendre le chemin qu'ont parcouru les femmes avant d'être reconnues par les grands orchestres. En 1940, sept ans avant de se retrouver sur les planches du mythique Carnegie Hall, à New York, la violoniste et chef d'orchestre Ethel Stark fonda la Symphonie féminine de Montréal. À l'époque, le « boys club » de la musique classique les regardait de haut.

Près de 77 ans plus tard, quand Mélanie Léonard (la première femme, dit-elle, à avoir obtenu un doctorat en direction d'orchestre d'une université québécoise), accompagnée de Véronique Lussier et Lori Antounian, deux étudiantes dans ce même programme actuellement entièrement composé de femmes, arrivent à *La Presse* afin de discuter de l'avenir des orchestres, on les sent libres, fonceuses et surtout persuadées d'avoir le soutien et le respect de leurs pairs.

«Lorsqu'on est sur le podium, on est tellement concentré sur la musique, on ne ressent pas de résistance. J'ose espérer qu'il n'y a plus de dévotion aujourd'hui que ce soit un homme ou une femme qui dirige », affirme

Mélanie Léonard, directrice musicale de l'Orchestre symphonique de Sudbury, anciennement chef associé du Calgary Philharmonic Orchestra.

«On sent vraiment qu'il y a un contexte qui est de plus en plus favorable à ce que les femmes accèdent à ces postes. Dans toutes mes expériences, que ce soit avec des orchestres étudiants, professionnels ou en stage, je me suis toujours sentie accueillie et soutenue par les musiciens et le public. Au final, c'est la musique qui parle », ajoute Véronique Lussier, qui termine actuellement son doctorat en direction d'orchestre à l'Université de Montréal.

Égales au Québec, regardées de haut à l'étranger?

Lori Antounian, une Québécoise d'origine arménienne qui étudie dans le même programme que Véronique Lussier, soutient également que l'égalité est pratiquement atteinte au Canada comme dans plusieurs pays européens. Or, lorsqu'elle est allée diriger l'orchestre de Buenos Aires en 2011 en Argentine, elle a vécu un choc des cultures.

«À l'époque, j'avais les cheveux entièrement blonds, j'étais vraiment "go girl!". Quand je suis arrivée sur le podium, les musiciens ont demandé: "Il est où, le chef?" Je leur ai rapidement répondu que c'était moi, malgré les grimaces qu'ils faisaient. Quand certains ont commencé [à babiller], je leur ai mis ma main devant le visage et j'ai dit: "Ce n'est pas le temps de parler, on

fait maintenant de la musique" », raconte la jeune chef d'orchestre d'un ton qui ne laisse aucun doute qu'elle peut être ferme lorsque cela est nécessaire.

Quand elle a visité l'Arménie, où la musique et les différentes disciplines artistiques fleurissent, dit-elle, Lori Antounian a été choquée de voir que la première femme chef d'orchestre était traitée comme une personne indésirable. La télévision diffusait même des émissions où des gens se disaient choqués de voir une femme à la tête d'un orchestre.

«Je suis allée la voir à une répétition avec son orchestre... Ses musiciens lui donnent tellement de misère à cette femme-là. *It's a guy's world*. Je ne sais pas comment elle fait pour rester debout devant tout le monde », explique Lori Antounian, découragée.

À la recherche du public

Dans la grande salle de réunion vitrée où nous avons réuni Mélanie Léonard, Véronique Lussier et Lori Antounian, l'air ambiant se réchauffe. Au départ, elles sont très respectueuses de leur temps de parole (une qualité des chefs, disent-elles d'un commun accord, est de savoir écouter les autres), mais la passion prend finalement le dessus lorsque nous discutons de l'avenir des orchestres.

Selon une étude menée par le Partenariat de recherche interdisciplinaire sur la musique et ses publics (autrefois nommé le DPMQ), qui a analysé le public qui a assisté aux concerts de la saison 2014-2015 de l'Orchestre

symphonique de Montréal (OSM), 23 % du public constituant l'échantillon avait moins de 34 ans, alors que 57 % était âgé de 55 ans et plus. Le défi est d'attirer davantage de jeunes.

«Des concerts qui sont très tendance, c'est d'avoir des projections d'images », illustre Véronique Lussier, qui s'intéresse particulièrement à la question des nouveaux publics en travaillant conjointement avec l'Orchestre symphonique de Longueuil.

«À mon dernier concert, j'ai fait un oratorio contemporain d'une heure dans lequel j'avais la chorale et trois drummers solistes. Avec trois drummers, il y a beaucoup de jeunes qui viennent », explique à son tour Lori Antounian, qui a formé son propre orchestre afin de pouvoir diriger.

«Je pense qu'on est dans une période où les orchestres sont en transition. Il faut savoir comment les intégrer dans une société où le rythme de nos vies s'accroît. Alors qu'il y a des tendances en ce moment à la méditation, au yoga et aux techniques pour prendre soin de nous, l'expérience d'un concert s'inscrit peut-être là-dedans », ajoute pour sa part Mélanie Léonard, optimiste.

Être jeune, ça change quelque chose?

Ce qui frappe quand on regarde les trois chefs d'orchestre discuter avec passion de l'avenir de leur métier, ce n'est pas tant qu'elles sont des femmes, même si cela vaut certainement la mention, mais plutôt

FACE À LA MONDIALISATION, LES ORCHESTRES CONTRE-ATTAQUENT

La place qu'occupent les orchestres dans le cœur des villes a changé au cours des 50 dernières années. Face à la mondialisation qui multiplie l'offre en culture, les organisations d'envergure telles que l'OSM doivent user de stratégie afin d'attirer de nouveaux publics. Entrevue avec Simon Leclerc, chef associé de la série OSM Pop, et Adam Johnson, chef assistant.

HUGO PILON-LAROSE

Pourquoi les orchestres font-ils des concerts populaires depuis quelques années comme ce que vous avez fait ce mois-ci avec *Brel symphonique*, où la musique du légendaire Jacques Brel était mise en valeur?

Simon Leclerc (SL): Avec la mondialisation et l'internet, les gens ont accès à une impressionnante offre en divertissement. C'est énorme! Si on veut se démarquer au travers de tout ça, il faut arriver avec des propositions qui sont différentes. Les concerts pop de l'OSM, c'est un peu ça. On ne renie absolument pas notre côté classique, c'est la vocation de l'orchestre, mais on ouvre une fenêtre pour montrer [que] l'OSM est vraiment fait pour tout le monde.

Mais les gens qui viennent voir ce genre de concert sont-ils davantage happés par la force d'un ensemble symphonique, ou l'émerveillement qu'ils peuvent ressentir vient-il plutôt des chanteurs interprètes populaires qui sont sur scène?

SL: Les gens sont toujours extrêmement impressionnés, parce que le public qui vient voir les concerts que je dirige n'est pas le public qui vient normalement à la Maison symphonique. Ces personnes-là ne sont pas des habitués, elles sont donc impressionnées par la salle, mais aussi simplement par le fait d'entendre un orchestre. Ensuite, est-ce que [ces concerts] ont une incidence [sur la fréquentation d'un autre concert [classique] qu'Adam Johnson pourrait diriger ensuite? Je ne pense pas. Mais de toute façon, ce n'est pas le but. Quand je fais *Brel symphonique*, on n'espère pas qu'il y ait plus de gens la semaine suivante pour aller voir un concert avec la musique de Bruckner.

Et quand vous donnez des concerts extérieurs devant un public qui écoute parfois davantage les chanteurs populaires et qui tout d'un coup a des frissons sur du Brahms, ça vous fait quoi, en tant que maestro?

Adam Johnson (AJ): J'adore ça! On ne sait jamais qui est dans notre public, si c'est la première fois qu'il vient ou, qui sait, sa dernière. Une fois, un monsieur est venu me voir après un concert en pleurant. Il m'a dit: «J'ai perdu tellement de temps à ne pas venir.» C'est pour ça qu'il faut toujours se donner pleinement. Je me rappelle moi aussi la première fois où un orchestre est venu donner un concert au cinéma dans ma petite ville de Hinton, en Alberta. Je ne savais même pas, à 16 ans, qu'un adulte pouvait faire carrière en jouant d'un instrument à cordes. Ça a changé ma vie.

Le rôle du chef

Quel impact un chef d'orchestre a-t-il sur ses musiciens et sur l'interprétation des œuvres qu'ils jouent? Si les musiciens sont si polyvalents, pourraient-ils même se passer d'un chef pour jouer une pièce?

SL: La réponse est oui! Avec le niveau de musiciens que l'on a, si tu leur mets la partition et qu'ils la jouent sans direction, ça ne sera pas laid. Ils vont la jouer. Sauf que si tu incorpores un chef dans l'équation, celui-ci arrivera avec une vision. Avec sa perception de l'œuvre. Avec une symphonie de Beethoven, il va proposer de jouer plus vite tel mouvement, que les cuivres sortent un peu plus à tel moment. C'est comme un metteur en scène au théâtre qui donnera des indications à ses acteurs.

La société change, les musiciens aussi. Comment cela a-t-il évolué au cours des dernières années?

SL: La moyenne d'âge des musiciens de l'OSM a beaucoup baissé. Tu as aussi maintenant des musiciens qui écoutent autre chose que de la musique classique, ce qui n'était peut-être pas le cas il y a 50 ans. Avant, les musiciens d'orchestre écoutaient de la musique du répertoire, alors qu'aujourd'hui je peux parler de Björk ou de Shania Twain avec eux.

AJ: Les musiciens aujourd'hui sont capables de jouer plusieurs styles musicaux à un très haut niveau. À l'époque, un orchestre était connu pour jouer seulement un type de répertoire, comme le répertoire germanique ou français, par exemple. Aujourd'hui, on peut visiter plusieurs styles très variés.

On remarque ces dernières années à quel point l'individualisme occupe une place importante dans nos sociétés. Est-ce que cela a un impact sur votre capacité à diriger un ensemble, alors qu'on est de plus en plus habitué à travailler en fonction de nos propres intérêts, plutôt qu'en fonction d'un groupe?

SL: Je ne pense pas. Le travail du chef a aussi beaucoup changé depuis 50 ans. Le chef dictateur, ça ne peut plus exister de nos jours. Les communications ont changé, les rapports humains aussi. Un chef qui agirait comme un Arturo Toscanini aujourd'hui, ça ne passerait pas. Ça serait impossible! Mais la hiérarchie est quand même encore là.

AJ: Je suis entièrement d'accord. Le rôle du chef d'orchestre a aussi changé dans le sens où le niveau était peut-être moins élevé autrefois. Le chef était là pour hausser le niveau. Aujourd'hui, chaque musicien est un virtuose capable de tout faire. Il faut donc plutôt travailler à réunir tout le monde en une seule vision, une seule interprétation.

SL: C'est merveilleux comme ça. À l'époque d'écouter m'émerveille, ça a peut-être fait des chefs-d'œuvre, mais ça a brisé beaucoup de gens aussi...



Lori Antounian, Mélanie Léonard et Véronique Lussier
PHOTO OLIVIER JEAN, LA PRESSE

qu'elles sont jeunes et qu'elles osent prendre leur place dans un monde qui est plutôt associé aux têtes grises.

«Quand j'étais au Conservatoire de musique, Yannick Nézet-Séguin est venu nous donner un cours de maître. On le voyait, il était jeune, il avait une énergie incroyable qui captait l'attention de tous les jeunes musiciens. Quand tu as un chef d'orchestre jeune devant toi, tu peux plus facilement t'identifier à lui. Il a de l'énergie, c'est cool», raconte Lori Antounian.

«Je trouve qu'il faut toutefois faire aussi attention pour ne pas tomber dans le culte de la jeunesse. Si nous sommes jeunes aujourd'hui, c'est éphémère. Le défi est de rester jeunes et actuels même en vieillissant», renchérit Mélanie Léonard.

Pour Véronique Lussier, ce qu'on associe à la jeunesse, qui prend tranquillement sa place dans les orchestres, c'est un «vent de fraîcheur».

«Les jeunes chefs sont en évolution et restent informés sur la morphologie du public qu'ils ont devant eux», dit-elle.

Mais être jeune dans le contexte précaire de certains orchestres signifie-t-il offrir aux spectateurs uniquement ce qu'ils veulent entendre, sans prendre de risque?

«La différence par rapport à il y a 20 ans, disons, c'est que le chef d'orchestre et son équipe conçoivent aujourd'hui davantage un programme en fonction de la demande. On veut comprendre les gens qui sont devant nous, surtout quand on observe une baisse de clientèle [chez les plus jeunes]. Bien comprendre cet enjeu est important si on veut s'assurer un public pour demain», affirme Véronique Lussier.



PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE
Adam Johnson et Simon Leclerc, chefs d'orchestre.

ARTS MUSIQUE

PROFESSION CHEF D'ORCHESTRE

L'homme *prestissimo*

MARIO GIRARD

Yannick Nézet-Séguin deviendra officiellement directeur musical du Metropolitan Opera en 2020. Cela ne l'empêche pas d'occuper ce pupitre en tant que chef invité d'ici là. C'est ce qu'il a fait mardi soir dernier en dirigeant *Le vaisseau fantôme* de Wagner. À la fin de la représentation, il est venu saluer le public qui était littéralement en délire. De la fosse, les musiciens lui ont offert une pluie de roses. Ce moment a été magique. Et il entrera sans doute dans la légende.

«Ça été une émotion extraordinaire, m'a raconté Yannick Nézet-Séguin, lors d'un passage éclair jeudi à Montréal. J'ai senti qu'on m'accueillait à bras ouverts. Je ne m'attendais pas à ça. Je croyais que ça allait prendre plus de temps avant que l'on m'accepte comme successeur de James Levine. Mais je crois que le message était clair. On me disait: "On t'aime Yannick, on t'appuie. Vas-y et fais tes projets."»

L'étape qu'a franchie le jeune chef mardi soir à New York comportait une bonne dose de stress. Mais heureusement, l'homme qui vit la plupart du temps en mode *prestissimo* sait aussi adopter un rythme *largo*.

«La bonne chose à l'opéra c'est que toutes les générales sont publiques. Donc, le stress a été plus fort vendredi dernier, me confie-t-il. Mardi, j'avais seulement le sentiment que c'était un moment important. Cela dit, même si j'essayais de me dire: "O.K. Yannick, traite ça comme n'importe quelle autre représentation", c'est sûr que ça ne se passait pas comme ça dans ma tête, dit-il en riant. Des critiques ont écrit que ce furent deux heures et demie qui ont passé vite. Tant mieux. Mais pour moi, ce fut différent. Ça s'est passé très lentement car je vivais chaque seconde intensément. J'étais très fatigué après, mais c'était de la bonne fatigue.»

Le défi des orchestres

Montréal accueillera dans quelques jours la quatrième Conférence internationale des orchestres, un événement qui rassemblera près de 300 délégués de partout au monde (voir encadré). Ceux-ci viendront discuter et échanger sur les grands enjeux actuels des orchestres. Celui qui partage sa vie entre Montréal, Rotterdam, Philadelphie et New York en est l'ambassadeur. Malheureusement, son emploi du temps l'empêche d'assister à cet événement. Cela dit, les défis auxquels font face les orchestres demeurent un sujet qui lui tient à cœur.

«Je crois que les crises qui frappent le monde de la musique classique sont cycliques. Si on retourne en arrière, les églises ont délaissé la musique



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, ARCHIVES LA PRESSE

Depuis plusieurs années, la vie de Yannick Nézet-Séguin est réglée au quart de tour et son calendrier est toujours noirci quelques années en avance.

pour laisser cela aux cours, aux ducs et aux rois. Quand ceux-ci ont abandonné la musique, c'est devenu l'affaire des mécènes, puis des gouvernements. La différence, c'est qu'aujourd'hui les cycles sont plus rapprochés. Ce qui est particulier en 2017, c'est que les crises qui frappent la musique classique ne touchent pas seulement les pays jeunes comme le Canada ou les États-Unis. Ça rejoint surtout l'Europe en ce moment. L'Europe fait face au même questionnement à savoir quelle est la place de l'orchestre? Quelle est l'utilité de la musique classique, mais aussi de la culture en général, dans nos sociétés?»

Le rajeunissement du public, le répertoire, l'intégration des technologies, tout cela fait partie des enjeux auxquels font face les administrateurs de formations musicales. La montagne à gravir est énorme. Yannick Nézet-Séguin voit cependant un aspect positif à ce grand questionnement.

«Cela force la communauté internationale de la musique classique à se parler, à mettre en commun des idées et à trouver globalement des solutions. Ce n'était pas le cas il y a 15 ou 20 ans. Chaque orchestre avait sa vision, sa façon de penser. Il y avait moins de mise en commun des énergies et de la créativité.»

Tôt dans sa carrière (il a pris la direction de l'Orchestre métropolitain de Montréal à l'âge de 25 ans), Yannick Nézet-Séguin a dû composer avec ces embûches. «C'est là où je me dis que j'ai été très chanceux d'avoir eu l'OM dans ma vie si tôt. C'était un orchestre qui grandissait à l'ombre de l'OSM. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Mais à cette époque, nous avons dû nous doter d'une politique et d'idées afin de rendre la musique classique accessible. On a été les premiers à faire des projets jeunesse, des projets de développement ou communautaires. A ce moment-là, les autres orchestres ne pensaient pas que c'était nécessaire de faire cela. C'était nécessaire. Aujourd'hui, tout le monde pense comme ça. Ça nous a donné à l'OM une longueur d'avance. Et moi, comme musicien, ça m'a donné une richesse.»

Yannick Nézet-Séguin fait preuve d'une grande ouverture face à l'intégration des nouveaux publics dans le monde classique. En novembre dernier, lors d'une conférence qu'il a donnée devant les membres du Conseil des relations internationales de Montréal (CORIM), on lui a demandé s'il tolérerait qu'on tweete durant un concert. «Absolument», a-t-il dit sans hésiter. Il a ensuite parlé avec passion de l'application que l'Orchestre de Philadelphie a créée (*LiveNote*) et qu'on peut utiliser durant le concert sur son téléphone. Cette application permet de suivre l'œuvre et de comprendre ses différentes composantes en direct. «Je rêve d'amener cette application à Montréal», a-t-il dit.

Celui que le public américain appelle tout simplement «Yannick» croit que les opérations qui sont faites pour attirer un jeune public portent leurs fruits. «Toutefois, il faut le faire tout en respectant les idéaux de la musique qu'on représente. Par exemple, je ne crois pas qu'on doive amputer une symphonie d'un mouvement en se disant qu'un novice ne pas pourra endurer l'œuvre au complet. Il faut plutôt construire des ponts entre la musique classique et d'autres genres comme le jazz ou la pop. Il faut envoyer le message qu'on accepte les autres. Trop longtemps la musique classique a été repliée sur elle-même.»

L'étoile internationale de la musique classique refuse de croire que la musique et les arts de la scène ont un avenir morose devant eux. «Quand on va au concert, il faut s'asseoir et arrêter le temps pendant trois heures. Je crois sincèrement que cela va devenir un besoin essentiel pour les humains. Ces moments seront en contrepoint avec le reste de la vie où tout va tellement vite.»

Les plus longues vacances de sa vie

Yannick Nézet-Séguin est arrivé à Montréal jeudi matin afin de participer avec les musiciens de l'OM à un gala-bénéfice au profit de l'orchestre. Notre entrevue a eu lieu juste avant une répétition avec les musiciens. Le lendemain, il retournerait à New York pour y diriger de nouveau *Le vaisseau fantôme*. Depuis plusieurs années sa vie est réglée au quart de tour et son calendrier est toujours noirci quelques années en avance.

L'attachée de presse de l'OM, Laurie-Anne Riendeau, me disait que les responsables des trois orchestres qu'il dirige connaissent deux ans à l'avance les disponibilités que le chef a pour eux. C'est ainsi qu'ils parviennent à organiser les répétitions en vue des concerts, les rencontres de planification pour les prochaines saisons et les nombreuses demandes d'entrevues avec les médias.

«Si je devais accepter toutes les demandes d'entrevue que je reçois du Québec et du Canada, il passerait tout son temps avec les journalistes, m'a dit Laurie-Anne Riendeau. Imaginez si vous ajoutez les demandes que reçoivent Philadelphie, Rotterdam et New York.»

Son assistante personnelle (sa mère) et son agent ont une vue d'ensemble sur toutes ces activités et s'occupent de gérer les demandes d'engagement qu'il reçoit d'autres orchestres en tant que chef invité, les projets d'enregistrement et sa participation à de nombreux événements spéciaux.

L'engagement de Yannick Nézet-Séguin avec l'Orchestre philharmonique de Rotterdam va prendre fin en 2018. Cela veut donc dire que les trois orchestres dont il sera responsable seront tous situés en Amérique du Nord. Un gros changement dans sa vie. «Oui, en effet, dit-il. Cela va me permettre de souffler un peu et d'être plus disponible pour la communauté.»

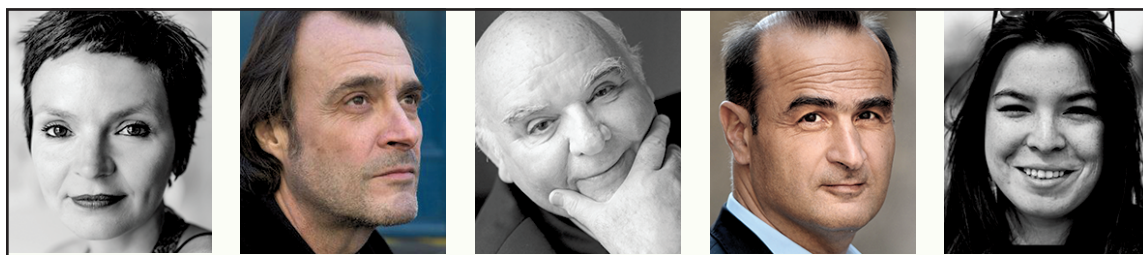
Son été sera calme. En fait ça sera le plus calme depuis fort longtemps. Outre un projet d'enregistrement de *La clémence de Titus* de Mozart avec la maison Deutsche Grammophon à Baden-Baden et la direction de Parsifal en version de concert au Festival de Lanaudière, Yannick Nézet-Séguin entend se reposer. «Ce seront les plus longues vacances que j'ai eues depuis très longtemps. Je suis très heureux de cela.»

Il était très exactement 14h59 lorsque j'ai abordé la question des vacances estivales avec lui. «L'orchestre vient de se taire pour s'accorder. Je dois vraiment vous quitter. La répétition commence dans une minute.»

Yannick Nézet-Séguin, l'homme *prestissimo*, a couru vers ses musiciens, vers la musique, vers ce qui l'anime depuis la tendre enfance. Il a couru vers son bonheur.

UNE RENCONTRE DES ORCHESTRES

Après Berlin, Amsterdam et Oslo, Montréal devient la première ville nord-américaine à accueillir la prestigieuse Conférence internationale des orchestres (CIO). Pendant quatre jours, du 11 au 14 mai, près de 300 délégués provenant d'une quarantaine de pays vont participer à des échanges constructifs sur les grands défis des orchestres dans le monde: les modes de financement, l'impact du numérique et l'implication des musiciens dans la construction du projet artistique ne sont là que quelques exemples des thèmes qui seront abordés. Organisé par la Fédération internationale des musiciens et accueilli, à Montréal, par la Guilde des musiciens et musiciennes du Québec, cet événement a la chance de pouvoir avoir comme ambassadeur Yannick Nézet-Séguin, directeur artistique et chef principal de l'Orchestre métropolitain de Montréal, directeur musical de l'Orchestre de Philadelphie et l'Orchestre philharmonique de Rotterdam et futur directeur musical du Metropolitan Opera.

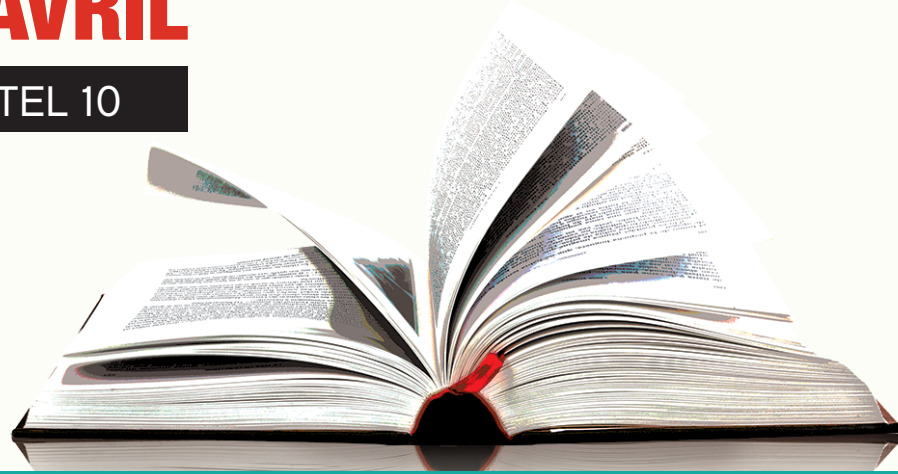
ANAÏS BARBEAU-LAVALETTE | FRÉDÉRIC BOYER | MICHEL PASTOUREAU | LAURENT SEKSIK
NATASHA KANAPÉ-FONTAINE

BLUE MET
METROPOLIS
BLEU
FESTIVAL

24 AU
30 AVRIL

HÔTEL 10

250 ÉVÉNEMENTS
littéraires
300 AUTEURS
7 LANGUES



metropolisbleu.org



DÉCOUVREZ ÉGALEMENT LA PROGRAMMATION JEUNESSE AVEC LE FESTIVAL DES ENFANTS TD - METROPOLIS BLEU



ÉDITION SPÉCIALE
4 PAGES À CONSERVER

LA
PRESSE +

TD

présente le

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE
JAZZ
DE MONTREAL



en collaboration avec

RioTinto

Arturo Sandoval

The Bad Plus

The Barr Brothers

Battle of the Bands IX

Bobby Bazini

Buddy Guy

Buika

Charles Bradley

Charlotte Cardin

Colin Stetson

Feist

The Four Tops

Jesse Cook

Joey Bada\$\$

John Pizzarelli

The Strumbellas

Thievery Corporation

**28 juin au
8 juillet 2017**

38^e

ARTS MUSIQUE



PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE

Bon gré mal gré, Canailles fonctionne en collectif; ses huit membres partagent les tâches et responsabilités.

Plus mûrs... toujours Canailles



ALAIN BRUNET

De Canailles, on a cette idée préconçue de larrons en foire, bardes givrés aux pieds desquels des hordes de noceurs se prêtent à leurs libations. La fiesta est-elle encore imminente? La sortie de *Backflips*, troisième opus de l'octuor, pourrait modifier les perceptions... sans pour autant dégonfler le ballon de ses vapeurs originelles.

Attendez qu'on se souvienne du feu qui anime Canailles: des braises avaient été attisées au parc La Fontaine pendant la saison chaude. S'y retrouvaient chantonneurs, tapocheux de peaux, gratteurs de cordes. Toutes et tous étaient fervents de folk celtic, bluegrass, zydeco cajun et autres racines médicinales. Vint le moment de créer des chansons originales, après avoir tangué sur la verdure municipale. La langue familière s'est imposée.

« J'aime ce qui a été accompli, affirme Erik. [...] On a trouvé un certain équilibre, une certaine rigueur. Musicalement, nous sommes plus solides. » — Erik Evans, chanteur et multi-instrumentiste de Canailles

« On n'avait pas vraiment de références françaises, on ne connaissait pas de groupe ayant choisi cette voie. Ce type d'instrumentation [incluant banjo, mandoline, accordéon] n'était pas courant chez les bands francophones », raconte Daphné Brissette, chanteuse centrale de Canailles, attablée dans un bistro de La Petite-Patrie. Et la genèse se poursuit.

L'énergie, l'opiniâtreté et la foi candide de ces jeunes gens les avaient menés à concocter un premier maxi en 2010. Le premier album, *Manger du bois*, fut réalisé en 2012 par l'ineffable Socalled et mixé par Philip Bova (Feist, Bell Orchestre, Stars). *Ronds-points* fut lancé en 2014, réalisé par Éric Villeneuve (Bernard Adamus).

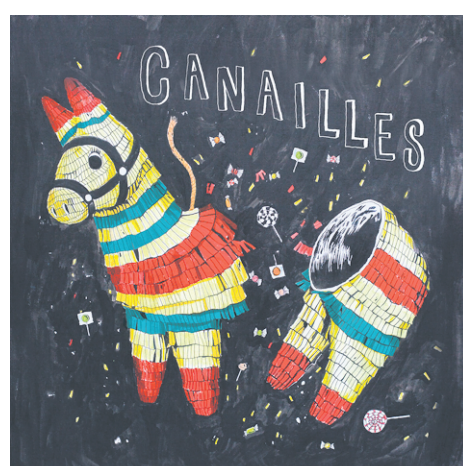
Et maintenant... *Backflips*

Plus de 400 concerts ont été donnés depuis les débuts de Canailles, le groupe s'est taillé une réputation plus-que-festive, en plus de promouvoir un amalgame singulier de styles musicaux dans un contexte francophone. Et voici *Backflips*, réalisé par Tonio Morin-Vargas, lancé jeudi (à La Tulipe) sous étiquette Grosse Boîte. Plus grande cohésion, meilleure exécution, art abonni et, encore aujourd'hui, party garanti.

Backflips fut mis en chantier au terme d'une première crise de croissance; après le cycle de l'opus *Ronds-points*, des membres originels ont quitté l'embarcation.

« Notre gérante est partie, notre batteur a changé de vocation, notre banjoïste a fait un enfant en Louisiane. Tout était chamboulé », raconte Erik Evans, chanteur et multi-instrumentiste de l'octuor (mandoline, ukulélé, tambourin).

« On ne savait plus si on voulait continuer », ajoute Daphné Brissette. « Il a vraiment fallu réorganiser l'affaire: nouveau guitariste/banjoïste, nouveau percussionniste... On s'est remis à composer, c'est devenu évident qu'on ferait un nouvel album. »



FOLK CANAILLES BACKFLIPS GROSSE BOÎTE

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

RioTinto

08 juillet

Parlor Social avec Dessy Di Lauro x Ric'key Pageot

18h • L'Astral • série TD Jazz d'Ici La Presse+

Dessy Di Lauro et Ric'key Pageot forment cette folle formation de Los Angeles dont le néo-ragtime sublime le foisonnement culturel de la grande époque de la prohibition. La voix unique de Dessy coule merveilleusement dans le temps sur le piano ou l'accordéon de Ric'key, son mari.

Ravi Coltrane Quartet invite Robin Eubanks et Jason Palmer

18h • Gesù • série Invitation TD

Pour conclure en beauté la série *Invitation*, le brillant saxophoniste invite sur scène deux incroyables musiciens américains à rejoindre son quartette: le tromboniste Robin Eubanks et le trompettiste Jason Palmer. Un dernier rendez-vous à couper le souffle.

20h

Centre Bell

BOB DYLAN and HIS BAND!

Vendredi 30 juin

Le légendaire auteur-compositeur-interprète Bob Dylan, accompagné de son groupe, vient à Montréal nous présenter ses chansons intemporelles, quelques nouvelles et sans doute des surprises. Il lançait récemment son 38^e album studio, *Triplicate*, qui propose 30 nouveaux enregistrements de chansons classiques américaines. Le lauréat du prix Nobel de littérature 2016 a vendu plus de 125 millions d'albums à travers le monde.

Jeudi 29 juin au samedi 8 juillet

22h Les Nuits Heineken

CISM NIGHTLIFE.CA 96 Club Soda

Her

Jeudi 29 juin

Le duo français Her c'est Victor Sol et Simon Carpentier: le premier, nourri de Kraftwerk et de krautrock; le second, de musiques black sixties-seventies. La rencontre de leurs univers a donné naissance à une pop épurée, sophistiquée, sensuelle et absolument irrésistible!

Cory Henry & The Funk Apostles

Vendredi 30 juin

Nourri au gospel, au soul et au R&B dès l'enfance, le jeune Cory Henry est devenu un claviériste de haut vol qui livre un jazz-funk incroyablement groovy. Après nous avoir présenté *The Revival* l'été dernier, il revient nous stupéfier avec ses proesses pianistiques.

Squarepusher presents Shobleader One

Samedi 1^{er} juillet

En 2010, Squarepusher et un groupe éphémère enregistraient *Shobleader One: d'Demonstrator*, un album mêlant électro-funk et free jazz. Le voici avec Strobe Nazari, Arg Nulton et Company Laser, faisant de *Shobleader One* un véritable groupe.

Men Without Hats

Dimanche 2 juillet

Le mythique groupe new wave, remonte sur scène avec ses synthéses, ses bidouillages électros et la voix incomparable de baryton d'Ivan Doroschuk. Les pionniers de l'électro-pop au Canada, à qui on doit le LE hit de 1983, *Safety Dance*, sont de retour!

UK marathon Portico Quartet Binker & Moses

Lundi 3 juillet

En deuxième partie du UK marathon, Binker and Moses, superbe jazz d'inspiration free avec des prestations enlevantes qui mettent en orbite, suivi de Portico Quartet, intelligent mélange de jazz contemporain, d'électronica et de world, éthéré, planant, parfois groovy.

Deluxe

Mardi 4 juillet

Entire funk, jazz et hip-hop, la formation française signe des compositions qui groovent grave. Costumes déjantés, chorégraphie courtageuse, scénographie irrédite et cette fameuse moustache, véritable signe distinctif des membres du groupe, plus que jamais à l'honneur.

Acid Arab

Mercredi 5 juillet

Venus de l'univers des nuits parisiennes où ils ont longtemps officié comme DJ, Hervé Carvalho et Guido Minsky incarnent la plus puissante folie exotico-électro du moment.

KROY Scavenger Geoffroy

Jeudi 6 juillet

On démarre avec Geoffroy et les sonorités aux saveurs trip-hop de son premier album, *Coastline*. On poursuit avec KROY, Camille Polquin, la moitié de Milk & Bone qui s'offre un premier album solo sombre et beau, *Scavenger*. Une soirée pour surfer sur une belle vague électropop.

Tanya Tagaq

Vendredi 7 juillet

L'artiste inuk apporte à la pratique ancestrale du chant de gorge une sensibilité artistique très personnelle. Elle vient nous présenter *Atribution*, un album d'une grande richesse musicale, qui, en raison des sujets qu'il traite, est aussi porteur d'une grande charge émotive.

BROS

Samedi 8 juillet

Les frères Currie des Sheepdogs mettent de côté l'icône de guitares fuzzées et son classic rock pour exprimer leur amour de la pop accrocheuse, du vieux funk style Sly & The Family Stone et de la tropicalité brésilienne. Ils joueront pour nous des pièces de Vol. 7.

19h Concerts intimes

Aliocha Eleven Songs

Jeudi 29 et vendredi 30 juin

Un rock suranné et élégant aux accents américains: le prochain phénomène débarque avec son premier album.

Savoy du Métropolis

Samedi 1^{er} et dimanche 2 juillet

Judicieux mélange de jazz, de soul et de trip-hop, ce jeune Londonien est LA belle découverte de l'équipe de programmation cette année.

Puma Blue

Lundi 3 et mardi 4 juillet

Mené par Samuel Wagner, chanteur-guitariste à la somptueuse voix haut perchée, le quintette de Québec livre ses chansons dans un mode folk indie.

Harfang

Mercredi 5 et jeudi 6 juillet

Cette bachelière en jazz a fait mouche sur Spotify avant d'être repérée par Universal. La voici avec sa voix superbe et son premier disque.

Gabrielle Shonk

Vendredi 7 et samedi 8 juillet

Siv Jakobsen regorge de trésors mélancoliques et romantiques sur de fines notes de piano ou de violoncelle.

Siv Jakobsen

Mercredi 5 et jeudi 6 juillet

Siv Jakobsen regorge de trésors mélancoliques et romantiques sur de fines notes de piano ou de violoncelle.

22h 30 • Gesù • série Jazz dans la nuit

L'Orchestre national de jazz invite John Hollenbeck et Theo Bleckmann

Croisière Jazz avec Paulo Ramos

DESJARDINS

Un album hommage qui tient du défi

ALAIN DE REPENTIGNY

Quand Steve Jolin lui a proposé de réaliser un album hommage à Richard Desjardins, Philippe B n'a pas hésité même s'il était occupé à faire son propre album, *La grande nuit vidéo*, qui paraîtra le 12 mai.

« Si ça n'avait pas été le disque de Richard, je n'aurais peut-être pas accepté un contrat de réalisation aussi complexe, dit-il. Mais je ne voulais pas passer à côté. »

Comme Jolin, mieux connu comme le rappeur Anodajay, Philippe B est un gars de Rouyn-Noranda, le pays de Richard Desjardins, son idole en chanson au même titre que Leonard Cohen, le chantre de son autre ville, Montréal.

« Richard, c'est quelqu'un qui est aussi important que Barbara mais, pour moi, Barbara existe dans un univers très abstrait, comme Gainsbourg, comme Jacques Brel, dit-il. Desjardins, c'est du même niveau mais il parle du chemin de la McDonald et moi je sais c'est quoi le chemin de la McDonald. Il n'a pas besoin de m'expliquer que c'est le chemin de la dompe, j'y suis allé souvent. »

Steve Jolin a lancé ce projet qui paraît sur son label 117 Records et il a dressé une liste d'invités avec Philippe B qui a par la suite assigné une chanson à chacun d'eux. *Au pays des calottes* allait comme un gant à *Avec pas d'casque*, selon le réalisateur, tandis que d'autres artistes avaient déjà interprété des chansons précises de Desjardins: Les sœurs Boulay, *L'engeôlière*, Safia Nolin, *Va-t'en pas*, et Bernard Adamus, *Les mammifères*.

« Je ne me suis pas battu contre ça, ça fonctionne, explique Philippe B. Dans les autres cas, c'est les chansons que je leur ai proposées. On voulait élargir un peu et ne pas prendre juste des chansons de ses deux premiers albums. »

Ainsi, Philippe B a choisi de chanter lui-même *Y va toujours y avoir*, une chanson de *Boom Town Café*, l'album du groupe Abitibi paru en 1981.

« C'est un album où il y a des chansons ou des versions moins connues, mais moi, je le connais de bord en bord. Donc j'ai un attachement particulier comme quand on est ado, qu'on écoute du rock alternatif et qu'on est fier d'aimer un disque que personne d'autre ne connaît. Richard a plusieurs chansons engagées mais *Y va toujours y avoir* l'est peut-être plus par rapport au discours d'aujourd'hui sur le 1%. »

Différentes approches

Avant même de lancer ce projet, Steve Jolin avait mis Richard Desjardins au parfum et l'hommagé, qui est présentement en France, a pu suivre à distance les étapes de la production de l'album.

« Il est au courant, il a suivi le processus, il a écouté l'album mais il n'était pas impliqué, nuance Philippe B. Je n'ai pas fait tous les choix pour plaire à Richard mais je savais qu'en parallèle il recevait des courriels à mesure que ça avançait. Juste pour être sûr que ça se fasse dans le respect. »

Avec des interprètes aussi différents, le réalisateur n'allait pas privilégier une seule et même approche. Les réinventions pouvaient très bien cohabiter avec des relectures plus conservatrices.

« Il faut que l'interprète la fasse vraiment à sa manière,



PHOTOS CHRISTIAN LEDUC, FOURNIES PAR 117 RECORDS

Steve Jolin a lancé le projet de reprises de chansons de Richard Desjardins qui paraît sur son label 117 Records et il a dressé une liste d'invités avec Philippe B qui a par la suite assigné une chanson à chacun d'eux. Safia Nolin y reprend *Va-t'en pas*.

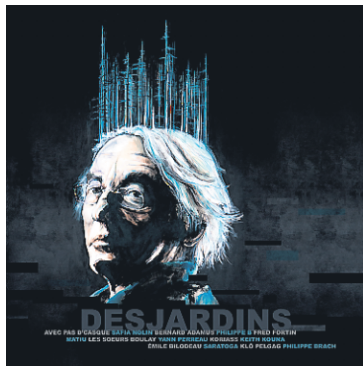
de dire Philippe B. Si cette manière est proche de Desjardins, ben allons-y. Klô Pelgag, il n'y a pas de raison qu'elle fasse une tonne qui ressemble à Richard. Fred Fortin? Vas-y, fais du Fred Fortin! Mais si Les sœurs Boulay, Keith Kouina et moi on est plus proches de Richard, ainsi soit-il.»

Certains s'en sont remis aux services du réalisateur-musicien et ses acolytes en studio mais d'autres comme Fred Fortin et Klô Pelgag, qui chante *Les yankees* avec Philippe Brach, ont créé la chanson de leur côté et la lui ont envoyée par la suite.

« Je voulais donner *Les yankees* à quelqu'un qui joue du piano pour s'éloigner de la partition de guitare de Richard qui est tellement iconique. Et j'ai jumelé Klô Pelgag avec Philippe Brach pour faire ressortir le côté théâtral de cette chanson à deux personnages. »

Le défi n'était pas moins considérable pour les deux jeunes interprètes.



« C'est une chanson vraiment intimidante, comme toutes ses chansons j'imagine, et je trouvais ça très complexe de me l'approprier, reconnaît Klô Pelgag. J'avais de la difficulté à dormir, la chanson m'obsédait. Finalement, on a mis trois jours complets à la faire. Philippe [Brach] était comme moi lui aussi: il avait vraiment peur. »



CHANSON ARTISTES VARIÉS
DESJARDINS
117 RECORDS



Philippe B, réalisateur de l'album *Desjardins*, est un gars de Rouyn-Noranda, le pays de Richard Desjardins, son idole en chanson au même titre que Leonard Cohen, le chantre de son autre ville, Montréal.

GRAND PARTENAIRE

THÉÂTRE DU

NOUVEAU MONDE

VOL. LXVI N°1 MONTRÉAL SAISON 17-18

IONESCO
LES CHAISES

MOLIÈRE
LES FOURBERIES DE SCAPIN

DOSTOÏEVSKI
L'IDIOT

ARTHUR MILLER
VU DU PONT

GABRIELLE ROY
LA DÉTRESSE
ET L'ENCHANTEMENT



DEMAIN MATIN

MONTRÉAL M'ATTEND

MICHEL TREMBLAY **FRANÇOIS DOMPIERRE**

ABONNEZ-VOUS À LA SAISON 17-18

TNM.QC.CA

ARTS VISUELS



PHOTO SIMON GIROUX, LA PRESSE



PHOTOS HARRY BENSON, FOURNIES PAR LA GALERIE GOT MONTRÉAL

- ❶ Pour la première fois en 60 ans de carrière, le photographe Harry Benson expose ses œuvres au Québec.
 ❷ Harry Benson a immortalisé la visite de Charles de Gaulle à Montréal, en 1967.
 ❸ Le photographe de 87 ans a couvert la première tournée des Beatles.

HARRY BENSON

Photographe des grands du XX^e siècle

Le photographe Harry Benson a couvert les assassinats de Martin Luther King et de Robert Kennedy. Il a infiltré un rassemblement du Ku Klux Klan. Il a rencontré 12 présidents des États-Unis. Et même s'il est devenu un proche collaborateur des Beatles, il a pris un cliché du meurtrier de John Lennon. Rencontre avec cet artiste de renom, qui était de passage à Montréal pour inaugurer la première exposition de ses œuvres au Québec.

VÉRONIQUE LAUZON

Dimanche dernier à New York, Harry Benson a reçu le prestigieux prix Infinity Awards pour l'ensemble de son œuvre. Un prix amplement mérité pour ce passionné qui a immortalisé en images de nombreux événements et personnages marquants du XX^e siècle. Au Québec, il a notamment couvert le fameux discours de Charles de Gaulle devant l'hôtel de ville de Montréal, en 1967.

« J'ai aussi photographié la famille Trudeau, vous savez? », dit le photographe, en anglais.

Dans la galerie Got Montreal, où une cinquantaine

de ses photos sont exposées, il lance à sa femme: « Gigi, Gigi, Gigi! J'aimerais lui montrer la photo de Margaret Trudeau. L'as-tu? »

Sa femme, qui est aussi son agente, s'empresse de chercher le cliché, dans son ordinateur portable.

« Je suis chanceux d'être avec elle. Je sais qu'il y a des photographes qui ne peuvent pas accepter de couvrir des événements, parce que leur femme ne veut pas. Jamais Gigi ne m'a dit de ne pas aller quelque part », dit-il en donnant comme exemple les émeutes raciales aux États-Unis dans les années 60.

Quelques minutes plus

tard, Gigi Benson se dirige vers nous pour nous montrer le portrait de la femme de l'ancien premier ministre Pierre Elliott Trudeau. Devant une maison de campagne, Margaret Trudeau pose aux côtés d'un de ses fils, nu, alors qu'il était très jeune. D'une main, elle cache les parties intimes de son petit garçon.

« Nous ne savons pas si c'est Justin Trudeau... Mais si c'est lui, cette photo vaut très cher! », dit en riant l'Écossais de 87 ans.

Les Beatles

Harry Benson peut se vanter d'avoir rencontré les plus grandes stars, dont Jack

Nicholson, Amy Winehouse, Muhammad Ali, Michael Jackson, Winston Churchill, Andy Warhol, Dolly Parton et la reine Élisabeth II. Pourtant, à une certaine époque, il levait le nez sur ce genre de portraits dit « people ». Et ce, jusqu'au jour où, en 1964, il a reçu un appel de son patron qui le pria de se rendre à Paris pour photographier les Beatles.

« Oh, je n'étais pas content! Je m'en allais au Kenya pour prendre le pouls de ce pays qui avait obtenu son indépendance, un an plus tôt. Je me considérais tellement comme un grand photojournaliste, un big shot. Je ne voulais pas faire un groupe de rock », se souvient-il, en souriant.

Finalement, la chimie a opéré entre les Anglais et l'Écossais, si bien qu'il fut invité à couvrir leur première tournée aux États-Unis. C'est entre autres grâce à ces clichés que l'Amérique lui a ouvert les portes.

« Je voulais travailler pour le meilleur magazine. Nous avons donc déménagé aux

d'une petite robe et elle a mis ses jambes autour de Donald. Elle n'était pas habillée correctement. Vous comprenez ce que je veux dire? Je veux dire, ce n'est pas comme ça qu'une première dame s'habille! Si j'étais leur ami, je n'aurais peut-être pas publié la photo. »

L'assassinat de Robert Kennedy

Il parle également de cette terrible nuit où Robert Kennedy a été assassiné. Proche collaborateur de la famille, il était dans la même pièce que le sénateur de l'État de New York lorsque ce dernier a été abattu. Là encore, malgré ses liens privilégiés avec la famille, il a décidé de photographier la scène.

« C'était un cauchemar, bien sûr. Et après, des photographes m'ont demandé comment j'avais fait pour oser photographier ça. Encore aujourd'hui, je vous avoue que je me réveille la nuit et je pense à ce meurtre. Mais je n'en fais pas un cauchemar. Par contre, si je n'avais pas fait la photo, j'en

« Je ne voulais pas être ami avec eux! Parce que je ne voulais pas ensuite recevoir un appel où ils me disaient qu'ils ne voulaient pas, par exemple, que la photo dans le bain moussant soit publiée. J'ai donc toujours gardé mes distances, même avec les Beatles. » — Harry Benson

États-Unis où nous vivons toujours », explique celui qui a travaillé pendant 30 ans pour le magazine *Life*.

Dans le documentaire *Harry Benson: Shoot First*, plusieurs personnalités expriment la confiance qu'ils ont pour le célèbre photographe. Le président des États-Unis Donald Trump y dit: « Je connais Harry depuis très longtemps. C'est un très bon photographe, très unique. Avec une imagination incroyable. Il rend les gens à l'aise et ça paraît dans son travail. »

Harry Benson reconnaît qu'il a obtenu la confiance de maintes personnes au fil de ses 60 années de carrière. Sauf qu'il précise qu'il s'est toujours fait un point d'honneur de ne jamais tisser de lien d'amitié avec ses sujets.

« Je ne voulais pas être ami avec eux! Parce que je ne voulais pas ensuite recevoir un appel où ils me disaient qu'ils ne voulaient pas, par exemple, que la photo dans le bain moussant soit publiée. J'ai donc toujours gardé mes distances, même avec les Beatles. »

« Par exemple, Trump, j'ai pris des photos de lui et de sa femme. Elle était vêtue

ferais des cauchemars, parce que je n'aurais pas fait mon travail », confie Harry Benson.

Le secret de Benson

À quatre reprises, pendant l'entrevue, nous lui demandons comment il arrive à faire tomber les barrières entre ses sujets et lui. Juste avant de nous quitter, il chuchote cette réponse: « Je crois que les gens s'ouvrent rapidement à moi, parce que je m'habille mieux que la majorité des gens. Il y a plein de photographes qui vont à la Maison-Blanche habillés comme de la merde. Bien sûr, nous sommes la même personne que nous soyons habillés mal ou chic, mais je pense que j'ai plus de facilité à m'approcher des gens lorsque je suis bien habillé », dit Harry Benson.

Michael Jackson serait sûrement d'accord avec ces propos, lui qui adorait les habits de Benson. D'ailleurs, à trois reprises, le photographe lui a fait cadeau du veston qu'il portait, lors d'une séance photo. Pas une, pas deux, trois fois.

À la galerie Got Montréal, jusqu'au 28 mai.

DANSE DANSE

« UN CHEF-D'OEUVRE ISSU DE LA RENCONTRE AU SOMMET DE DEUX GÉNIES. »
Télérama, Paris

RAIN

Chorégraphie : Anne Teresa De Keersmaecker
Musique : Steve Reich
ROSAS

4. 5. 6 MAI 2017
Théâtre Maisonneuve

DANSEDANSE.CA

placedesarts.com

CGI

Photo © Anne Van Aerscht

ENTREVUE AVEC PARISA REZA

L'Iran, entre histoire et romance

Le premier roman de Parisa Reza, *Les jardins de consolation*, lui a valu le prix Senghor 2015. La traduction anglaise, elle, a été classée parmi les meilleurs livres de 2016 par le magazine américain *Publishers Weekly*. À ces honneurs s'est ajouté la semaine dernière le prix Québec-France Marie-Claire-Blais, qui a mené l'écrivaine d'origine iranienne jusqu'en Gaspésie pour discuter de l'Iran méconnu raconté dans ses romans. Nous l'avons rencontrée au terme de cette tournée québécoise, au moment où son deuxième titre, *Le parfum de l'innocence*, vient de paraître en librairie.



PHOTO DAVID BOILY, LA PRESSE

L'écrivaine Parisa Reza vient de publier son deuxième roman, *Le parfum de l'innocence*.



LAILA MAALOUF

QIR

Vous habitez depuis le début des années 80 en France, où vous êtes arrivée à l'âge de 17 ans. Qu'est-ce qui vous a inspiré à écrire deux romans sur la transformation de la société iranienne de 1920 à la fin des années 70?

Cette époque est celle de ma famille. Le premier livre, qui se situe entre 1920 et 1953, représente les années de mes grands-parents, puis celles de mon père, qui a vécu les années 50. Le deuxième roman représente mon époque, ce que j'ai connu de l'Iran. L'héroïne a 5 ans de plus que moi parce que je voulais qu'elle ait 18 ans au moment de la révolution pour vivre pleinement son amour. Ses lieux et ses manières de vivre sont les miens, car on écrit avant tout pour soi. Les gens s'étonnent souvent [de l'ouverture de la société qu'ils découvrent dans les romans], parce qu'on a une autre image de l'Iran.

Le changement social qui s'est effectué entre les années 50 et la révolution de 1979 a été très rapide...

Le parfum de l'innocence, c'est justement ces quartiers

nord de Téhéran qui se sont construits très rapidement. Nous sommes dans les quartiers les plus occidentalisés de Téhéran, avec les gens les plus occidentalisés. L'héroïne, Elham, est née dans ces quartiers [en 1960] et elle croit que c'est l'Iran, alors qu'ils sont nés avec elle. C'est l'époque de ce qu'on appelle le « pétrodollar cool » : il y a de l'argent, et le roi veut faire de l'Iran la Suisse du Moyen-Orient. C'est un monde que la révolution a balayé complètement. Les élites du pays — aussi bien du côté du régime que des intellectuels — n'ont pas vu venir cette révolution. Ça montre à quel point ils étaient enfermés dans cette fascination pour l'Occident, avec un mépris pour le peuple et la tradition, et se sont coupés du pays.

Depuis la révolution, le conflit entre tradition et modernité est-il plus marqué en Iran?

Je crois — mais c'est une analyse très personnelle — que l'Iran a eu la chance d'avoir fait la révolution islamique il y a 40 ans, parce qu'on est aujourd'hui dans une période post-islamisation. Il y a eu la thèse, c'est-à-dire la modernisation hâtive du pays par les Pahlavi — les derniers rois de l'Iran; l'antithèse, qui a été la révolution islamique. Et pour moi, aujourd'hui, l'Iran est en train de faire la synthèse. Il faut donner encore de 10 à 15 ans à l'Iran, s'il n'y a pas de guerre ou d'intervention. Aujourd'hui, 70% des Iraniens sont des citoyens, il y

a des satellites partout — même s'ils sont interdits, beaucoup sont connectés à l'internet, et, assez paradoxalement, grâce à la révolution islamique, qui était quand même une révolution populaire, le taux d'alphabétisation atteint 93%. L'Iran a construit des universités partout, et ça permis aux femmes d'être éduquées, ce qui est très précieux.

Dans les deux romans, il est question d'exil, mais de façon très différente. Dans le second, l'un des personnages dit notamment à sa petite-fille que l'étranger doit toujours revenir dans son pays. Est-ce que celui qui part peut s'épanouir loin de sa terre d'origine?

Dans le premier livre [où un couple de paysans quittent leur terre natale], c'est un exil presque biblique, alors que le deuxième parle d'une immigration plus contemporaine. Sincèrement, je pense qu'il vaut mieux rester sur ses terres et s'épanouir dans sa culture. Mais quand on part, on vit des vies qu'on n'était pas censé vivre. On découvre des choses intenses. Je ne suis pas contre l'idée de partir, à ceci près qu'après, on devient des citoyens du monde. Et il y en a de plus en plus. Ces gens comme moi, ce qu'ils peuvent faire de mieux, dans l'état actuel des choses, c'est de bâtir des ponts entre les cultures, entre l'Orient et l'Occident. Il n'y a que nous qui puissions expliquer, raconter, rapprocher... d'autant plus qu'il s'agit finalement d'une civilisation

très similaire et commune, dont les bases sont les mêmes. Et la littérature est un excellent moyen de rapprocher les gens.

Votre premier roman a été traduit en anglais et en italien. Est-ce que ce serait envisageable qu'il le soit en langue iranienne?

Un éditeur iranien m'a justement contactée récemment. Je crois qu'il n'y a rien qui empêcherait le premier livre d'être traduit, à part une scène d'amour qu'on pourra arrondir un peu, et il pourrait l'être bientôt. Mais pour le deuxième, je pense que c'est impossible!

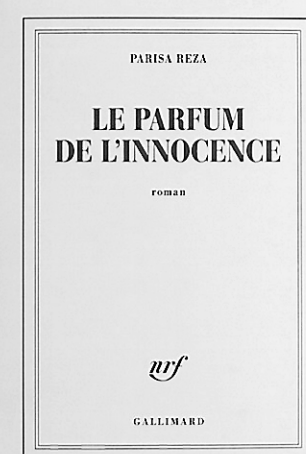
La fin du *Parfum de l'innocence* laisse présager une suite. Y aura-t-il un troisième roman sur la période post-révolution?

C'est trop tôt pour parler de la période qui a suivi la révolution. Même si ça fait 40 ans, nous sommes encore habités par nos sentiments et nos ressentiments. Pour écrire objectivement, je pense qu'il faut attendre encore 10 ans. La tendance globale est de dire « nous sommes les gentils, ils sont les méchants ». Mais avec le temps, on se rend compte qu'il y a des nuances. Une révolution ne tombe pas du ciel, ce ne sont pas des barbares qui viennent envahir notre pays. Il y a des raisons et des responsabilités partagées. Mais j'ai un autre roman en tête sur lequel je vais commencer à travailler en attendant.

LA SUITE

Le parfum de l'innocence est la suite du premier roman de Parisa Reza (*Les jardins de consolation*), mais il peut également se lire de façon indépendante. On y découvre le Téhéran des années 60 et 70, de l'élite et des intellectuels, à travers l'enfance libre et l'adolescence privilégiée d'Elham jusqu'à ses 18 ans, à la veille de la révolution iranienne.

Le parfum de l'innocence
Parisa Reza
Gallimard, 304 pages



EXTRAIT

LE PARFUM DE L'INNOCENCE

Les larmes qui coulent des yeux de Manouchehr disparaissent dans le creux de ses rides. « Aussi, je voulais te dire, le pays est en pleine révolution, j'aimerais que tu restes à l'écart, pour toujours. Ne fais jamais de politique dans ce pays. Tu verras, le jour où les flammes s'éteindront, il n'en restera que de la cendre, et rien de bon... que des corps brûlés... Il n'en restera que des corps brûlés et les cendres du château en carton du Shah. Oui en carton, sinon il n'aurait pas pris feu aussi facilement. C'était quand le voyage de Carter en Iran? À Noël l'année dernière? Tout juste un an. Le Shah était alors maître du monde! Ils allaient tous le voir en Suisse, pendant qu'il skiait, les rois, les présidents, pour lui demander de leur prêter de l'argent, un an après, son royaume s'effondre à vue d'œil... Rien de tout ça n'en vaut la peine...

JEAN-FRANÇOIS CARON / *De bois debout*

Liber homo

Le troisième roman de Jean-François Caron, *De bois debout*, était très attendu et n'est aucunement décevant. L'écrivain atteint un sommet avec ce livre sensible et libre.



MARIO CLOUTIER

Le mot latin *liber* peut désigner autant l'écorce de l'arbre que le livre ou la liberté. Il résume parfaitement ce dont il est question dans le merveilleux roman de Jean-François Caron, *De bois debout*.

Alexandre est ce jeune homme livre qui deviendra peu à peu homme libre. Au prix de douleurs et de pertes, bien entendu, mais aussi grâce au pouvoir de l'imaginaire libéré par la lecture.

Sans atermolement ni condescendance, *De bois debout* est un hymne à ce qu'il y a de beau dans l'humain, ce qui reste et se transmet.

Le récit débute par la mort d'un homme. Le père d'Alexandre tombe sous les balles de la police par erreur. Le jeune homme, dont le père détestait les habitudes de lecture, fuit dans les bois. Il trouvera refuge chez un reclus défiguré, comme lui amateur de livres.

Alexandre finira par quitter son village, Paris-du-Bois, pour écrire un nouveau chapitre de sa vie avec Marianne. Dans la troisième partie, ce Robin des bois qui n'a rien

volé à personne retournera enfin renouer avec la fibre paternelle.

Ainsi décrite, l'histoire de ce passage à l'âge adulte, de cet affranchissement du passé,

Sans atermolement ni condescendance, *De bois debout* est un hymne à ce qu'il y a de beau dans l'humain, ce qui reste et se transmet.

peut paraître simpliste, mais c'est précisément là qu'agit le grand art de Jean-François Caron: l'acuité de sa perception du monde, l'originalité des stratégies narratives qu'il déploie et son style empreint de poésie.

Le romancier enveloppe de son doux regard autant la fausse faiblesse des uns que la force mensongère des autres. Il fait entendre aussi justement les voix intérieures des personnages que leurs voix extérieures, donne à voir leur mémoire et leurs espoirs, avant, pendant et après le drame.

Chapitres courts, propos denses, descriptions précises et dialogues pertinents s'appellent les uns les autres. Intimement reliés et interdépendants comme les vulnérables humains dont il est question ici.

De bois debout, c'est grand comme ce Québec de forêts et de misère, d'isolement et de résilience. C'est beau comme le non-dit de l'amour et le trop dit des silences. Dans les replis de la folie qui guette, dans les livres qui guérissent de tout.

Au nom du père, du fils et du sain d'esprit.



De bois debout
Jean-François Caron
La Peuplade
394 pages
★★★★

ARTS CINÉMA

GUARDIANS OF THE GALAXY VOL. 2

Avec tambours et trompettes!

SONIA SARFATI
LOS ANGELES

C'était annoncé dans la dernière image du volet inaugural: les Gardiens de la galaxie reviendraient. Promesse tenue. Voici *Guardians of the Galaxy Vol. 2*, lui aussi écrit et réalisé par James Gunn (qui sera également à la barre du Vol. 3).

La suite immédiate, donc, de la superproduction qui a rapporté 773 millions au box-office mondial (au troisième rang des longs métrages les plus rentables de 2014) et grâce auquel les bonzes du Marvel Cinematic Universe, Kevin Feige en tête, ont prouvé qu'il était possible d'aborder le film de superhéros par un autre angle et sur un autre ton.

Bref, ce mélange de science-fiction, d'action, d'humour et de culture pop a fait mouche.

Retour donc, avec tambours et trompettes, de Peter Quill/Star-Lord (Chris Pratt), Gamora (Zoe Saldana), Drax the Destroyer (Dave Bautista), Rocket (Sean Gunn en capture de mouvement et voix de Bradley Cooper) et d'un Groot nouveau-né (toujours avec la voix de Vin Diesel).

Face à eux, les Ravageurs maintenant en déroute: Yondu (Michael Rooker) et Kraglin (Sean Gunn). Et quelques nouveaux venus: Ayesha (Elizabeth Debicki), la Grande Prêtresse dorée; Stakar (Sylvester Stallone), le vétéran ravageur; Mantis (Pom Klementieff), qui détecte les émotions et peut les modifier et qui a grandi, seule, avec Ego (Kurt Russell). Ego aux pouvoirs incommensurables, qui serait le père (extraterrestre) de Peter Quill.

Pour faire simple, dans leur première aventure, les Gardiens de la galaxie tentent de trouver une famille. Dans celui-ci, ils apprennent à vivre avec ladite famille. Il en va un peu de même avec les membres de

la distribution du film et leur réalisateur: la «famille» s'est formée dans le «Vol. 1», elle s'agrandit dans le «Vol. 2»; et si l'on se fie à la complicité qui régnait entre eux au cours des conférences de presse durant lesquelles ils se sont adressés aux médias, la semaine dernière à Los Angeles, les relations sont (pour l'instant) au beau fixe.

Mais entre deux boutades, ils ont su faire preuve d'un peu de «sérieux» (notez les guillemets). Moments choisis.

LANGOISSE DE LA SUITE

James Gunn: «Il y a tellement de suites qui ne sont pas bonnes! Et la principale explication, en les étudiant, me semble être que plusieurs d'entre elles reprennent simplement ce qui a fait le succès du premier volet, mais sur un modèle différent. Les gens ont aimé la danse dans le premier film? Comment la refaire cette fois-ci? Les gens ont adoré les "I am Groot"? Comment reprendre ça sans que ce soit à l'identique? Mais au lieu de faire cela, nous avons laissé les personnages grandir et changer. Nous voulons les regarder devenir de nouvelles personnes, des personnes différentes, dans chaque film. Leur permettre d'être eux-mêmes est la meilleure chose qui puisse arriver. Je sais, ça semble bizarre de dire ça parce que j'écris ce qu'ils disent et font... mais c'est la réalité: je dois les laisser aller à l'intérieur de ma propre imagination. Je refusais de remâcher le premier film.»

JOUER LE FILS DE KURT RUSSELL

Chris Pratt: «Chaque fois que vous rencontrez une de ces icônes, quelqu'un que vous connaissez depuis beaucoup, beaucoup plus longtemps qu'ils ne vous connaissent, dont vous avez vu et connaissez tout le travail, vous vous promettez que vous ne délirerez pas en leur présence. Mais en même temps, ce serait un peu inauthentique de ne pas le faire, d'agir comme si de rien n'était, comme si je n'étais pas un fan et d'y aller avec un: "Oh, Kurt! Ravi de



PHOTO FOURNIE PAR MARVEL STUDIOS
Pour résumer simplement l'histoire, dans leur première aventure, les Gardiens de la galaxie tentent de trouver une famille. Dans celui-ci, ils apprennent à vivre avec ladite famille.

vous rencontrer. Moi, c'est Chris." Alors, j'ai fait immédiatement ce que je m'étais promis de ne pas faire, je lui ai dit toute mon admiration et, après, c'était fait, nous n'avons plus eu ça en travers du chemin. À partir de là, il se passe quelque chose de vraiment cool, un truc que je n'avais jamais imaginé en m'installant à Hollywood et qui est probablement le secret le mieux gardé de ce milieu: vous devenez l'ami de quelqu'un plutôt que son admirateur.»

LES RÔLES FÉMININS DANS LE MUC

Kevin Feige (président de Marvel Studios): «Il y a beaucoup de formidables personnages féminins dans les *comic books* que nous voulons amener à l'écran. Il était important pour James [Gunn] d'inclure quelques-uns de ces personnages ici. Mais il a fait plus: il ne s'est pas contenté de les inclure, il a donné à chacune son propre arc dramatique, afin qu'elles soient là pour autre chose que se battre ou développer une relation amoureuse avec un personnage masculin.»

L'OBJECTIFICATION SEXUELLE

Chris Pratt: «Vous savez, il ne faut pas se leurrer: acteurs

et actrices, nous sommes des accessoires. On nous éclaire. On nous maquille. On pointe une caméra sur nous. Et la moitié du temps, on gâche le tout en se mettant à parler [rires]. Bref, d'une certaine manière, nous sommes des objets. Et en tant qu'homme, je peux le dire. Mais je dois aussi faire attention parce que pendant des siècles, les femmes, elles, ont été objectifiées de façon horrifiante. Ce sujet est délicat. Je ne sais pas si on peut parler de doubles standards, mais les deux situations doivent être traitées séparément – à cause de cet historique d'objectification. Parce que si je parle pour moi et seulement pour moi, je peux dire que l'objectification est une bonne chose. J'ai transformé mon corps en un objet que les gens aiment et, depuis, je gagne beaucoup d'argent. [rires] Sauf qu'en même temps, la réalité des femmes est différente. Prenez les grands rôles: là encore, il y en a beaucoup plus qui ont été écrits pour les hommes que pour elles.»

James Gunn: «En fait, il ne s'agit même pas de savoir à quel point vous êtes attirants, sexuellement ou autrement. Le problème auquel les femmes font face, c'est que dans beaucoup de films, elles ne

sont réduites qu'à ça, être un bel objet. Quand Chris Pratt apparaît magnifique à l'écran, les gens apprécient, mais après, ils se posent des questions. Quel est le caractère de ce mec? Il est génial parce qu'il est drôle, sexy et vulnérable à la fois, mais encore? On tient pour acquis que ce qu'on voit à l'écran est une facette de sa personnalité. Alors que, trop souvent, les femmes sont encore réduites à leur apparence. Les autres aspects de leur personnalité sont niés. C'est la grande différence entre l'objectification sexuelle des hommes et des femmes. Ce que nous avons voulu faire avec *Guardians*, c'est de permettre aux personnages féminins d'être "complets". D'un côté, nous avons Peter Quill et Gamora, qui sont les Clint Eastwood, très cool. D'un autre, nous avons Drax et Rocket, qui sont maladroits et drôles, auxquels nous avons ajouté Mantis, elle aussi bizarre et amusante. C'est notre façon de combattre ces stéréotypes au sujet de ce qu'un acteur et une actrice doivent être.»

Guardians of the Galaxy Vol. 2 (Les gardiens de la galaxie vol. 2) prend l'affiche le 5 mai. Les frais de voyage ont été payés par Walt Disney Studios.

Où sont les femmes? Ici!

En attendant *Wonder Woman* de Patty Jenkins, c'est un arc-en-ciel de personnages féminins que présente *Guardians of the Galaxy Vol. 2* de James Gunn. Quatre superhéroïnes campées par quatre super(bes) actrices. Portrait des personnages et de celles qui les interprètent.

Zoe Saldana est Gamora

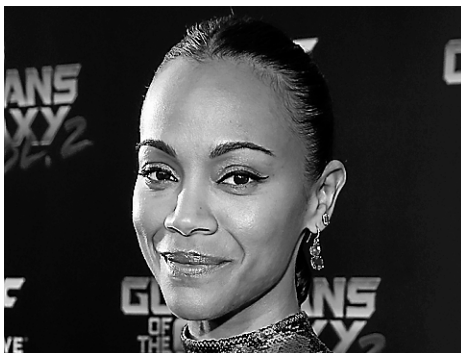


PHOTO RICH POLK, GETTY IMAGES FOR DISNEY

L'actrice: elle est née au New Jersey de père dominicain et de mère portoricaine. Rompue aux films de science-fiction, on l'a vue dans *Avatar* et dans les reboots de *Star Trek*. Côté action, dans *Colombiana* et *The Losers*.

Le personnage: elle est la dernière représentante des Zen Whoberi, une race d'extraterrestres à la peau verte. Thanos la prend sous son aile alors qu'elle est encore enfant et il décide d'en faire la femme la plus dangereuse de l'Univers. Élève appliquée et douée, c'est ce qu'elle est devenue grâce à l'entraînement et à quelques... améliorations cybernétiques. **À propos de Guardians:** «J'aime les Guardians parce que ces personnages – peu importe leurs différences en apparence, en couleur de peau ou de fourrure, peu importe combien ils sont, intérieurement aussi, différents les uns des autres – partagent ce désir d'être acceptés et aimés, de faire partie du clan, de la famille, de ne pas être abandonnés. Je ne les vois pas comme ces extraordinaires superhéros qui bottent des culs, mais comme des personnes "délicates" [rires] qui essaient simplement de s'en sortir, un jour à la fois. Et bon, agir comme des connards est un peu devenu pour eux un mécanisme de défense.»

Karen Gillan est Nebula



PHOTO JESSE GRANT, GETTY IMAGES FOR DISNEY

L'actrice: elle est écossaise et a touché à une science-fiction «différente» par l'intermédiaire de *Doctor Who*, où elle a incarné la compagne du 11e Doctor. On la reverra en décembre au cinéma, dans la suite de *Jumanji*.

Le personnage: elle est de la race des Lophomoides et affiche donc un crâne chauve, des yeux sans pupille et une peau bleue. Après avoir tué sa famille, Thanos l'élève comme sa fille et la forme elle aussi comme assassine. Elle devient donc la «sœur» de Gamora, mais également son ennemie. Leur seul point commun, pour un temps, est leur haine de leur père adoptif.

À propos de Guardians: «Zoe est une formidable combattante et elle m'a littéralement appris à me battre pendant qu'on tournait. Genre: "Tourne ta tête comme ça. Pour étrangler qu'un, tu fais ça. Ça aura l'air très cool." Que dire sinon "heu... merci!" [rires] Mais même si elle est une super-vilaine, j'aime Nebula. Je me sens comme son avocate, là pour expliquer qu'elle a de bonnes raisons d'être aussi méchante. Cela est dû à son passé, à sa relation avec son père et sa sœur. Je suis heureuse que ce deuxième film explore tout cela en profondeur.»

Pom Klementieff est Mantis



PHOTO RICH POLK, GETTY IMAGES FOR DISNEY

L'actrice: elle est née à Québec de père franco-russe et de mère coréenne, elle a vécu au Japon et en Côte d'Ivoire et, à partir de 5 ans, elle a grandi à Paris. On l'a vue dans *Après lui* aux côtés de Catherine Deneuve et dans *Oldboy* de Spike Lee.

Le personnage: comme c'est le cas pour plusieurs personnages évoluant dans le MCU, elle possède une histoire différente de celle de son alter ego dans les *comic books*. Ici, elle est la dernière représentante d'une race ayant la peau jaune, des antennes et une puissante faculté d'empathie. Elle a grandi seule avec Ego (le père de Peter Quill), sans interactions sociales. D'où son comportement... particulier quand elle rencontre les Guardians.

À propos de Guardians: «Mantis n'a aucune idée de comment se comporter en société, elle ne sait pas ce qui se dit, ce qui ne se dit pas. Elle est très drôle à cause de cela. Le défi, pour moi, a été de jouer cette maladresse, cette naïveté, le plus honnêtement possible. C'est là, dans l'absence totale d'ironie, que ça devient comique.»

Elizabeth Debicki est Ayesha



PHOTO RICH POLK, GETTY IMAGES FOR DISNEY

L'actrice: elle est née à Paris de père polonais et de mère australienne d'origine irlandaise, tous deux danseurs de ballet. Elle avait 5 ans quand la famille s'est installée en Australie. Spectaculaire avec sa taille de 1,90 m, on l'a vue dans *The Man from U.N.C.L.E.*, *Macbeth*, *The Great Gatsby*, *Everest* et dans la série *The Night Manager*.

Le personnage: elle est la Grande Prêtresse dorée des Sovereign, une espèce extrêmement puissante, génétiquement améliorée pour atteindre la perfection. Elle a engagé les Gardiens afin qu'ils tuent un monstre mettant sa planète en danger. Ça tournera plus ou moins bien. Comprendre... très mal. **À propos de Guardians:** «Pour mon premier jour de tournage, je me suis retrouvée dans la salle du Trône. J'étais absolument terrifiée et je jouais cette créature incroyablement puissante. Ce qui, en fait, crée une formidable juxtaposition dans votre tête. Bref, j'étais là, assise, les Gardiens devant moi. C'était très intimidant. Il a fallu deux heures avant qu'on puisse se parler. Je pensais: "Venez me dire bonjour! Venez!" Ils sont venus. Ils étaient sympas, naturels, décontractés. Et moi, je tremblais jusque dans ma voix. [rires] Mais les choses se sont rapidement placées.» — Sonia Sarfati

Cet obscur objet du désir

DALIDA

★★

Drame biographique de Lisa Azuelos. Avec Sveva Alviti, Riccardo Scamarcio, Jean-Paul Rouve, Niels Schneider. 2h 04.

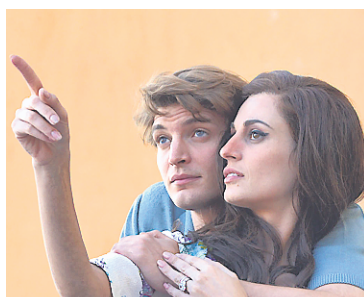


PHOTO FOURNIE PAR PATHÉ
Une scène de *Dalida*

entière, proche de sa famille, mais très seule au demeurant.

CRITIQUE

À la fin de *Dalida*, le film biographique de Lisa Azuelos, coproduit par le frère de la

star, l'omniprésent Bruno (alias Orlando), on cherche encore l'émotion. Si ses chansons livrées en *playback* sont toujours aussi vibrantes, le récit de *Dalida* est en panne sèche. Ce long métrage ressemble à un long clip de la chanteuse.

Un peu à la façon du kaléidoscope, la cinéaste part de l'analyse entamée par Dalida après sa première tentative de suicide, pour exposer toutes les facettes d'une existence hors du commun. Si son film tente d'humaniser la star, en montrant les revers de l'artiste et les paradoxes de la femme, il n'arrive jamais à nous émouvoir. Le scénario manque de profondeur,

les dialogues sonnent faux. Côté réalisation, Lisa Azuelos ajoute cliché par-dessus cliché aux paroles des chansons qui sont déjà comme de petits films en soi. Disons que la fée de l'inspiration ne veillait pas sur le tournage de *Dalida*. Si vous avez le moindre intérêt à la vie de Dalida, vous n'aurez pas de gros scoops sur les déboires de l'interprète aux cheveux d'or, sinon que son immense besoin d'amour n'a jamais été comblé. Quant aux néophytes, rappelons que l'interprète d'origine italienne est la chanteuse française la plus récompensée du show-business avec 170 millions de disques vendus, dont 70 disques

d'or! Et que ses tubes ont pour noms : *Il venait d'avoir 18 ans*, *Le temps des fleurs*, *Gigi L'amoroso* et *Paroles, paroles*. *Mourir sur scène*, qu'on entend l'un après l'autre dans le film interprété par Sveva Alviti. Le jeu de l'actrice vaut à lui seul le prix du billet : Sveva Alviti est une révélation! Celle qui ne parlait même pas français avant d'auditionner pour le rôle s'avère remarquable de naturel et de ressemblance avec son personnage mythique. Malgré de bons acteurs, une musique éternelle et une reconstitution soignée des spectacles et des époques, ce film traite superficiellement un sujet pourtant riche et complexe. — Luc Boulanger

Mange, lis, aime

LES PÉPITES

★★★ 1/2

Documentaire de Xavier de Lauzanne. Avec Christian et Marie-France des Pallières. 1h 28.

SYNOPSIS

Voyageurs, rêveurs, parents aimants, Christian et Marie-France des Pallières arrivent à Phnom Penh où, horrifiés, ils découvrent le quotidien d'enfants réduits à fouiller une décharge pour manger. Ils fondent le centre Pour un sourire d'enfants destiné à sortir ces jeunes de leur misère.

CRITIQUE

Il faut avoir un cœur de pierre pour rester indifférent à cette histoire dans laquelle la douleur extrême et l'humanité la plus louable se croisent. Douleur extrême parce que les images montrent de façon frontale la vie de ces enfants qui, pieds nus et sans protection, fouillent dans les immondices à la recherche de nourriture ou de quelque chose à vendre pour nourrir leur famille.

S'ils n'y arrivent pas, ils sont battus ou vendus. Humanité la plus louable parce que, partis de rien, les Pallières ont construit un centre où ces mêmes jeunes ont droit à une deuxième chance. Résultat : après avoir mangé, après avoir appris à lire, écrire, compter, s'intégrer à la société, ces enfants, à qui les Pallières ont donné de l'amour, apprennent à en donner à leur tour. Ils mangent, lisent, aiment. Ce n'est pas tant le cinéma que l'œuvre sociale qui nous saisit dans cette histoire. Les Pallières ont mis toute leur foi, leur énergie, dans cette œuvre colossale que Xavier de Lauzanne, en dépit de quelques passages qui font trop « infopub », a documentée avec un bon mélange de retenue et de réalisme. On aurait aussi aimé qu'il nous dise si le gouvernement cambodgien est aujourd'hui un peu plus engagé pour l'avenir de ses jeunes citoyens. Le gouvernement français, lui, a nommé, il y a quelques jours, Marie-France des Pallières officier de la Légion d'honneur. Son mari Christian est mort en paix l'automne dernier. — André Duchesne

Créer sa vie

POÉSIE SANS FIN

★★★

Comédie fantaisiste de D'Alejandro Jodorowsky. Avec Adan Jodorowsky, Brontis Jodorowsky et Pamela Flores. 2h 08.

SYNOPSIS

À Santiago au Chili, dans les années 40 et 50, le jeune Alejandro Jodorowsky veut vivre sa vie de poète contre la volonté de sa famille.

CRITIQUE

Poesía Sin Fin (Poésie sans fin) est la suite de *La Danza de la Realidad*, sorti en 2013, qui racontait l'enfance de Jodorowsky. Le réalisateur mythomane poursuit sa biographie fantasmée, alors qu'il est dans la vingtaine et veut devenir poète contre la volonté de son père convaincu qu'il s'agit d'une activité de « pédé ». Il faut être fan du polyvalent Jodorowsky pour plonger dans ce joli délire, ode à la vie de bohème et à la liberté offerte par l'auteur des films-cultes *El Topo* et

La montagne sacrée, qui affirme faire du cinéma « psycho-magique ». Encore une fois, ses fils sont mis à contribution, puisque Adan Jodorowsky incarne le jeune Alejandro et que Brontis Jodorowsky joue son père Jaime. La mère et la muse-amante sont interprétées par la même actrice, Pamela Flores (bonjour l'Œdipe), mais la plupart des personnages, bien que colorés, ne sont que secondaires dans cette quête personnelle d'Alejandro qui apparaît à quelques moments dans son propre film pour parler à lui-même. Pourquoi la poésie? « Pour mourir heureux », dit le créateur chilien aujourd'hui âgé de 88 ans, et pour qui chaque film réalisé relève pratiquement du miracle. *Poesía sans fin* va un peu dans tous les sens, contient de nombreuses trouvailles et quelques clichés sur la vie d'artiste, beaucoup d'humour et peu de tristesse (un sentiment inutile selon l'auteur), mais le fait est que ce n'est jamais banal d'être dans la tête de ce joyeux fou qui a tout fait pour le rester. — Chantal Guy

★★★★★
« SOMPTUEUX!
UN FILM ENVOÛTANT ET BOULEVERSANT. »
PIERRE VAVASSEUR, LE PARISIEN

★★★★★
« UN FILM FLAMBOYANT, REMARQUABLE EN TOUS POINTS. »
JACKY BORNET, CULTUREBOX

« TROUBLANT. UN COUP DE MAÎTRE! IL FAUT VOIR CE FILM. »
MARIE-ANDRÉE POULIN, TVA NOUVELLES

« FASCINANT! SVEVA ALVITI TROUVE L'ÂME DE DALIDA,
UNE PERLE RARE. »
ALAIN GRAVEL, ICI RADIO-CANADA PREMIÈRE

« UNE DISTRIBUTION EXTRAORDINAIRE. »
SHEILA FOURNIER, 94.5 UNIQUE FM

« UNE HISTOIRE PUISSANTE. SVEVA ALVITI, BOULEVERSANTE. »
VALÉRIE THÉRIEN, VOIR

SVEVA ALVITI RICCARDO SCAMARCIO JEAN-PAUL ROUVE NICOLAS DUVAUCHELLE

DALIDA

UN FILM DE LISA AZUELOS

DALIDA-LEFILM.CA

PRÉSENTÉMENT AU CINÉMA

LesFilmsChristal

L'HISTOIRE VRAIE DE L'ARTISTE POPULAIRE MAUD LEWIS

★★★★★

« AUSSI BOULEVERSANT QUE MAGIQUE.
SALLY HAWKINS EST EXTRAORDINAIRE
ET ETHAN HAWKE EST FORMIDABLE! »
LA PRESSE

★★★★☆ / 4

« MAUD EST UNE MAGNIFIQUE CÉLÉBRATION
DE L'ARTISTE ET DE SON OEUVRE. »
THE NATIONAL POST

Nommée aux Oscars[™] Nommé aux Oscars[™]
SALLY HAWKINS **ETHAN HAWKE**

Maud

Version française de Maudie

PRIX DU PUBLIC FESTIVAL DU CINÉMA DE ROUYN-NORANDA

PRIX DU PUBLIC FESTIVAL DU FILM DE L'OUTAOUAIS

PRIX DU PUBLIC FESTIVAL DE FILMS DE VANCOUVER

MAINTENANT AU CINÉMA

metropolefilms.com

ARTS CINÉMA

Big Brother, c'est un peu nous

THE CIRCLE (V.F.: LE CERCLE: LE POUVOIR DE TOUT CHANGER)

★★★

Drame-suspense de James Ponsoldt. Avec Emma Watson, Tom Hanks, Karen Gillan et Bill Paxton. 1h50.

NATHALIE COLLARD

La NSA espionne les conversations téléphoniques des citoyens ordinaires, on tue en direct sur Facebook... L'écrivain Dave Eggers n'avait pas exagéré tant que ça lorsqu'il a écrit *The Circle*, une dystopie dans laquelle une entreprise ressemblant à Google prenait le contrôle de nos vies.

Le roman a été adapté au grand écran par James Ponsoldt (avec qui Eggers signe le scénario) et met en vedette Emma Watson dans le rôle de Mae Holland, une jeune fille qui se morfond dans une vie un peu grise et un emploi sans envergure jusqu'au jour où elle est embauchée par l'entreprise où tous les jeunes rêvent de travailler: The Circle.

Oui, le siège social de l'entreprise est en forme de cercle... comme le futur campus d'Apple, avec des jardins, un musée, des espaces de jeux, des concerts, etc. On retrouve là un condensé de ce qu'offrent les entreprises de la Silicon Valley à leurs employés, un gigantesque CPE pour adolescents.

C'est dans ce cadre à première vue idyllique que Mae sera séduite – et aspirée – par



PHOTO FOURNIE PAR ENTRACT FILMS

Dans *The Circle*, Mae Holland (Emma Watson) est une jeune fille qui se morfond dans une vie un peu grise et un emploi sans envergure jusqu'au jour où elle est embauchée par l'entreprise où tous les jeunes rêvent de travailler: The Circle.

son nouvel environnement, et par le discours de son dirigeant, Eamon Bailey (Tom Hanks dans le rôle d'un gourou à la Steve Jobs).

Du jour au lendemain, la jeune femme devient l'employée chouchoutée de The Circle. Sa popularité au sein de l'entreprise est décuplée après un incident qui la force en quelque sorte à se prêter à une expérience: elle portera en tout temps la nouvelle caméra Seechange, une lentille qui tient dans la paume d'une main et que The Circle a installée un peu partout sur la planète, filmant les faits et gestes des passants en toute impunité.

Mae vient-elle de signer un pacte avec le diable?

La jeune femme n'y voit que du feu. Un peu comme l'adepte d'une secte, elle adhère complètement à la philosophie de l'entreprise, au risque de s'aliéner son ex-petit ami – une ermite qui vit *off the grid* – et ses propres parents (son père, atteint de sclérose en plaques, est interprété par Bill Paxton dans son dernier rôle au cinéma).

Univers tordu

Dans cet univers – tordu – de transparence totale, le désir d'intimité est mal vu et celui qui n'accepte pas de tout montrer a sans aucun doute quelque chose à cacher. On ne parle plus de protection de la vie privée, mais bien de « droit fondamental à la

connaissance ». « Partager, c'est aimer », « Sharing is caring », répète comme un mantra le grand patron, grossier manipulateur. On n'est pas loin de la novlangue de George Orwell, en moins subtil. Jusqu'où peut-on aller au nom de la transparence lorsque la technologie nous le permet? La réponse sera douloureuse pour Mae.

Il s'est écoulé presque quatre ans entre la parution du roman de Dave Eggers et la sortie du film. Entre-temps, Steve Jobs est mort, Edward Snowden nous a rendus moins naïfs, nous avons visionné la série *Black Mirror* et relu *1984* de George Orwell. Résultat: le propos de *The Circle* a perdu de son originalité

et dépeint un univers où les bons et les méchants sont un peu trop caricaturaux pour être crédibles. Ce n'est pas un mauvais film pour autant. Emma Watson y est convaincante et certains effets de mise en scène sont ingénieux. *The Circle* a au moins le mérite de susciter une réflexion sur l'emprise toujours plus grande qu'exercent les multinationales comme Google ou Facebook sur nos vies. Mais ça n'en fait pas un grand film pour autant.



Plus de critiques de films à lapresse.ca ou dans *La Presse+*

Conte de la lâcheté ordinaire

BACCALAURÉAT

★★★½

Drame de Cristian Mungiu. Avec Adrian Titieni, Maria Dragus, Lia Bugnar. 2h08.

SYNOPSIS

Médecin dans une ville de Transylvanie, Romeo rêve que sa fille Eliza réussisse son bac et obtienne ainsi une bourse pour quitter la Roumanie et aller étudier à Londres.

Un matin, il laisse l'adolescente à proximité du collège et va retrouver sa jeune maîtresse. Eliza se fait alors agresser. À partir de là, ses résultats scolaires sont en chute libre. Et Romeo s'ouvre à tous les « compromis » pour qu'elle réussisse.



PHOTO FOURNIE PAR A-Z FILMS

Maria Dragus (Eliza) et Adrian Titieni (Romeo) dans une scène de *Baccalauréat*

CRITIQUE

Sans être aussi percutant que *4 mois, 3 semaines, 2 jours* (Palme d'or à Cannes en 2007), *Baccalauréat* (Prix de la mise en scène l'an dernier, toujours à Cannes, ex æquo avec *Personal Shopper*) de Cristian Mungiu

est un conte moral exigeant, jamais aimable, toujours dur. Et extrêmement pertinent. Un conte sur la lâcheté ordinaire, dont le point de départ interpellera tout parent. Jusqu'où est-il possible d'aller pour le bien de notre enfant? Et ce « bien »,

jusqu'à quel point est-il vraiment celui de l'enfant en non le reflet de l'ambition d'un parent? *Baccalauréat*, c'est aussi un portrait de la Roumanie post-Ceausescu. Une mise en images d'un pays rongé par le trafic d'influence et les abus

du pouvoir, présentés sous des dehors bien intentionnés (!) de « services ».

Pour Eliza (Maria Dragus, que l'on a découverte dans *Le ruban blanc* de Michael Haneke), mais aussi parce qu'il est, imaginé-on, rongé par la culpabilité, Romeo (Adrian Titieni) se retrouve donc prisonnier d'une infernale spirale de donnant-donnant. L'engrenage est implacable, bien servi par les longs plans-séquences du réalisateur et le jeu très réaliste des acteurs. L'angoisse s'installe insidieusement, se fait bientôt étouffante. Et si la démonstration est un peu longue, elle demeure très troublante.

— Sonia Sarfati

***Baccalauréat* est présenté en version originale sous-titrée en français ou en anglais.**

PLAN LARGE

ANDRÉ DUCHESNE



LES SORTIES

DU 5 MAI

A Quiet Passion (*Emily Dickinson - L'histoire d'une passion*), de Terrence Davies

Après la tempête, d'Hirokazu Kore-Eda

Guardians of the Galaxy, Vol. 2 (*Les gardiens de la galaxie, vol. 2*), de James Gunn

I, Daniel Blake (Moi, Daniel Blake), de Ken Loach

Patients, de Grand Corps Malade et Mehdi Idir

UN PRIX POUR MONIQUE SIMARD À HOT DOCS

L'actuelle présidente de la SODEC, Monique Simard, recevra la prestigieuse récompense Doc Mogul, le 1^{er} mai, dans le cadre du festival international de documentaires Hot Docs, tenu annuellement à Toronto. Ce prix est destiné à reconnaître la contribution exceptionnelle d'un individu dans l'industrie du documentaire tant au Canada que sur la scène internationale. C'est la première fois qu'une Québécoise reçoit ce prix.

Se disant très heureuse de l'annonce, M^{me} Simard ajoute: « Au cours de ma carrière, j'en suis venue à faire du cinéma grâce au documentaire. Quel privilège! Les documentaires m'ont beaucoup apporté au fil des années. Le documentaire, c'est le cinéma du réel, celui qui nous fait voir la réalité autrement. »

Au sein des Productions Virage, M^{me} Simard a notamment produit les films *Madeleine Parent, tisserande des solidarités*, *À hauteur d'homme*, *Il était une fois... le Québec rouge* et *L'amour en pen*. Avant de prendre la direction de la SODEC, elle était directrice du programme français de l'Office national du film.



PHOTO ANDRÉ PICHETTE, LA PRESSE
Monique Simard



PHOTO SIMON GIROUX, LA PRESSE

Guillaume Lemay-Thivierge, Paul Doucet, Isabel Richer et Patrice Robitaille

REMISE DU GUICHET D'OR AUX 3 P'TITS COCHONS 2

Jeudi matin, au sommet de la Place Ville Marie, les dirigeants de Téléfilm Canada ont remis le prix Guichet d'or au long métrage *Les 3 p'tits cochons 2*. Ce prix, qui en est à sa 10^e édition, récompense les artisans du film canadien en langue française qui a obtenu le meilleur score au box-office de la dernière année. Réalisé par Jean-François Pouliot d'après un scénario de Pierre Lamothe et Claude Lalonde, le film a engrangé des recettes frôlant les 2,9 millions de dollars. Rappelons que Guillaume Lemay-Thivierge, Paul Doucet et Patrice Robitaille en sont les principales vedettes.



PHOTO CHRIS PIZZELLO/INVISION/JP
Faye Dunaway et Warren Beatty

QUI A DIT?

« Je me sens très coupable. »

— Faye Dunaway, dans une entrevue à NBC à propos de la bourde que Warren Beatty et elle ont commise aux Oscars en annonçant que *La La Land* remportait le prix du meilleur film (décerné à *Moonlight*, en fait).

GRAND CORPS MALADE ET MEHDI IDRIR / *Patients*

L'espoir entre amis

Patients est la première réalisation du célèbre slameur français Grand Corps Malade (Fabien Marsaud de son vrai nom), une adaptation de son livre paru en 2012 qui raconte son année dans un centre de rééducation après l'accident qui l'a laissé paralysé à 20 ans. En fait, il s'agit d'une coréalisation avec son grand ami Mehdi Idir, le réalisateur de ses vidéoclips. *Patients*, c'est un film réaliste et sensible sur l'amitié et la solidarité, fait par deux potes dévoués, de passage au Québec pour accompagner leur création.

CHANTAL GUY

QIR

Dans ce film, vous ne racontez pas l'ascension de Grand Corps Malade vers son statut d'artiste, vous vous concentrez vraiment sur cette année de rééducation dans un centre pour handicapés.

Grand corps malade : Ce n'est pas du tout un biopic. Même si c'est mon année de rééducation, ça pourrait être l'année de rééducation de quelqu'un d'autre. Aucune allusion au slam, à ce que je vais devenir après. Le personnage s'appelle Ben, et non Fabien. C'est complètement mon histoire, tous les personnages du film ont vraiment existé, toutes les scènes ont eu lieu, mais on a rendu le personnage plus universel. Le vrai propos n'est pas que ce soit mon histoire ; le propos, c'est ce qui se passe dans un centre de rééducation qui accueille des personnes lourdement handicapées. On apprend beaucoup de choses sur le quotidien de ces personnages et, en même temps, on découvre aussi le ton qu'il y a dans ces centres-là, plein d'humour et d'autodérision.

L'humour noir qui se développe dans ces circonstances difficiles semble presque essentiel.

Mehdi Idir : C'est même la première chose. Ce n'est pas quelque chose que tu découvres après un temps, c'est la première entrée. Ce recul sur eux-mêmes. On a pu se rendre compte avec le nombre important d'avant-premières que nous avons faites, il y avait chaque fois des gens de centres de rééducation avec qui on discutait et on a retrouvé cet humour noir.

GCM : Une des premières choses qu'on m'a dites quand je suis arrivé au centre, c'est : « Est-ce que tu sais à quel endroit on peut trouver un

tétraplégique ? ». J'ai dit non. « Au dernier endroit où on l'a laissé ! » Voilà, ça a posé le ton tout de suite. On est accueilli comme ça.

C'est un film sur l'amitié et la solidarité. Est-ce qu'on peut dire aussi que c'est un projet qui s'est basé sur l'amitié et la solidarité pour la réalisation ?

GCP : Oui, c'est vrai qu'on est très potes avant d'être collaborateurs et coréalisateurs. On se connaît très très bien, on se voit tout le temps. Forcément, ce lien-là génère aussi beaucoup de choses sur le film, on a tout fait pour que ce lien résonne aussi sur les autres personnes de l'équipe. Il y a eu une ambiance incroyable sur ce tournage, on avait plaisir à se retrouver tous les jours, on rigolait énormément et, en même temps, on savait qu'on avait un beau projet à mener tous ensemble. Et puis, comme vous dites, il se trouve que le film traite d'une bande de potes, et même si on croit au début que c'est juste un film sur le handicap, finalement, c'est un film de troupe. Le plus beau compliment que j'ai entendu, c'est des gens qui disaient qu'ils ne voulaient pas que le film s'arrête, parce qu'ils avaient envie de rester avec cette bande de potes.

Quels étaient les principaux défis de ce tournage ?

MI : Il y en avait plein. Le premier était d'être le plus crédible et le plus réaliste possible, sur le plan des handicaps, des gestes de nos acteurs, des aides-soignants. Ça, on s'y est attelé dès le début. On a travaillé avec des kinésithérapeutes, des ergothérapeutes, des personnes en situation de handicap. On a fait des journées en immersion, en fauteuils roulants. Le deuxième défi était que ça ne sonne pas « pathos », on ne voulait pas que ce soit misérabiliste, on voulait que ce soit comme la vie, à la fois drôle et triste. Ce dosage a été un des points les plus travaillés, que ce soit à l'écriture, au tournage ou au montage.



PHOTO BERNARD BRAULT, LA PRESSE

Le slameur français Grand Corps Malade (Fabien Marsaud de son vrai nom) et son grand ami Mehdi Idir, le réalisateur de ses vidéoclips.

GCM : On savait a priori que l'émotion serait là, vu le thème. Les acteurs, on a tout de suite vu qu'ils étaient forts ; le principal défi après était de rendre cet humour. Il fallait absolument qu'on arrive à faire rire... On a vite été rassuré, dès les premières projections publiques.

Avez-vous fait beaucoup d'auditions pour trouver le personnage principal ?

GCM : Tous les personnages, en fait. Le personnage principal est celui qu'on a eu le plus de mal à trouver, mais quand on a vu Pablo Pauly, on a su tout de suite que c'était lui. Pour l'ensemble des premiers rôles, on voulait des nouvelles têtes. On sentait que ce serait plus crédible, parce que si on met des visages très connus dans des fauteuils roulants, on sait qu'ils font une belle performance, qu'ils font bien le para ou le tétraplégique. Mais le fait que les gens ne connaissent pas leurs visages fait que les spectateurs pensent que certains sont vraiment handicapés. À la fin de projections en France, quand les acteurs descendaient dans

la salle debout, on voyait les visages de spectateurs un peu hallucinés de les voir marcher.

Beaucoup de gens, si on leur présente une situation comme celle-là, vont dire : ah, j'aurais préféré mourir. Qu'est-ce que vous avez à leur dire à ce sujet ?

GCM : Ces gens-là n'ont pas vécu le truc. Moi aussi, si on m'avait dit à 20 ans, quand j'étais très sportif, que le mois prochain j'allais être tétraplégique, je pense que j'aurais dit ça. Mais une fois que tu es dedans, tu as un instinct de survie, et cet instinct, il dit non. En plus, j'avais de la récupération, donc j'avais de l'espoir. Mais il y a cet instinct de survie qui fait que le suicide, ce n'est pas si facile que ça. Bien sûr, il y en a qui franchissent le pas, mais c'est une petite minorité. Une fois que tu es dedans, tu te bats, tu t'accroches à autre chose pour continuer à vivre.

Avec le recul, comment voyez-vous cette période-là dans la vie de Grand Corps Malade ?

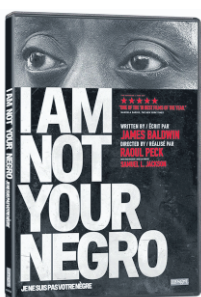
MI : Comme dans le film en fait. Notre vision du film était la même. Ce que j'en pense, c'est ce qu'on a voulu mettre dans le film, qui est plutôt le côté positif de la chose. Le plus intéressant, c'est la renaissance, la résilience. Je suis conscient que c'est hyper dur, mais à l'intérieur de ça, il y a des rencontres, des gens qui vont l'aider à se reconstruire.

GCM : Cette année-là, elle est incroyable en fait, d'une expérience inimaginable. C'est bien pour ça que 15 ans après, j'ai voulu la raconter dans un livre et ensuite dans un film. C'est une année peu commune. Se retrouver tétraplégique à 20 ans, découvrir un monde qui m'était totalement étranger, je ne connaissais personne dans mon entourage qui était handicapé, j'ai tout découvert. Cette année-là a été faite de choses compliquées et de bons souvenirs aussi. Elle m'a appris beaucoup sur les autres et sur moi. C'est pour ça qu'il y a un « s » à *Patients*. C'est un film sur les humains, les rencontres, c'est ça qui m'a beaucoup apporté.

Patients prend l'affiche le 5 mai.

SUR VOS ÉCRANS

EN DVD/BLU-RAY



DOCUMENTAIRE

I Am Not Your Negro
(V.F. : *Je ne suis pas votre nègre*)

★★★★ 1/2

De Raoul Peck. Avec la voix de Samuel L. Jackson.

À partir de documents manuscrits et d'archives, Raoul Peck revisite dans *I Am Not Your Negro* la pensée de James Baldwin sur la question raciale. L'écrivain est probablement l'un des plus grands penseurs du racisme aux États-Unis, et cet exceptionnel documentaire est là pour le prouver. L'humilité du réalisateur haïtien – injustement méconnu chez nous – face à l'œuvre de Baldwin, à qui il laisse toute la place, force l'admiration, en plus d'être un choix éditorial et artistique brillant, lorsque mis en parallèle avec l'imagerie raciste qui a construit « le nègre » dans les esprits, et la colère du mouvement Black Lives Matter. Un essai en images et en mots aussi limpide que lapidaire.

– Chantal Guy

Font fortune. Mais les dés, dès le départ, ont été pipés. Une histoire vaguement inspirée du scandale Bre-X, portée par un Matthew McConaughey qui, depuis qu'il s'est trouvé une vocation d'acteur sérieux, passe d'un film à l'autre avec une intensité que lui envierait Christian Bale dans l'un de ses mauvais jours. Bref, il base ses récentes performances sur la transformation physique et l'exagération, au détriment de la nuance plus intérieure. Ici, il n'est pas aidé par Stephen Gaghan qui ne semble pas savoir s'il veut refaire *The Big Short*, *American Hustle*, *War Dogs* ou *The Wolf of Wall Street*.

– Sonia Sarfati



FILM D'ANIMATION

La tortue rouge

★★★★

De Michael Dudok de Wit.

À travers l'histoire d'un naufragé dans une île déserte tropicale peuplée de tortues, de crabes et d'oiseaux, *La tortue rouge*

raconte les grandes étapes de la vie d'un être humain. La force de ce premier long métrage de Michael Dudok de Wit réside dans cette faculté de créer un univers graphique aux confins de la poésie. Sur le plan narratif, le pouvoir d'évocation que recèle une histoire écrite sans paroles est aussi très puissant, d'autant qu'il nous ramène ici aux principes fondamentaux de l'expérience humaine. Coproduit par le prestigieux studio d'animation japonaise Ghibli, ce film porte aussi, forcément, l'empreinte de ses influences nipponnes. Le résultat est somptueux.

– Marc-André Lussier



DRAME

Gold
(V.F. : *Or*)

★★

De Stephen Gaghan. Avec Matthew McConaughey, Edgar Ramirez, Bryce Dallas Howard.

Un prospecteur américain s'allie à un géologue pour exploiter une mine d'or en Indonésie. Ils vont en Bourse.

TÉLÉ SUR DEMANDE



SÉRIE D'ANTICIPATION

The Handmaid's Tale

De Bruce Miller.

Avec Elisabeth Moss, Samira Wiley, Joseph Fiennes et Yvonne Strahovski

La servante écarlate, terrifiant roman dystopique de Margaret Atwood, avait déjà fait l'objet d'une adaptation au cinéma en 1990. Voici maintenant la série télé, présentée sur Hulu (et sur Bravo dès dimanche au Canada). Dans un futur rapproché, la pollution a rendu la plupart des femmes infertiles et les États-Unis ont sombré dans une théocratie nommée Gilead. Sous cette dictature, les femmes n'ont plus aucun droit et celles encore capables de procréer deviennent des « servantes écarlates », qui doivent servir les couples de l'élite en leur donnant des enfants, selon un rituel tiré de la Bible. Offred (Elisabeth Moss, qu'on a découverte par le personnage de Peggy dans *Mad Men*) tente de survivre dans ce monde glauque et étouffant uniquement pour retrouver sa fille qu'on lui a enlevée et fuir au Canada. Très bien réalisée, *The Handmaid's Tale* donne froid dans le dos et est probablement la série la plus sombre de l'année.

– Chantal Guy

Sur Hulu et Bravo

POUR OU CONTRE

CHACQUE SEMAINE, UN INVITÉ DE LA PRESSE SE POSITIONNE SUR DES SUJETS QUI MARQUENT SON ACTUALITÉ.

Abeille Gélinas

La DJ montréalaise Abeille Gélinas est l'ambassadrice du Printemps numérique qui se tient jusqu'au 21 juin prochain, un rendez-vous qui met à l'avant-plan la créativité numérique. Elle fera également danser les foules dans les endroits branchés de Montréal tout l'été.

— Stéphanie Vallet



PHOTO MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE

POUR

CONTRE



La réalité virtuelle et les jeux vidéo pour enfants

« À petite dose, oui. Comme dans tout, bien équilibrée, bien consommée, c'est une expérience positive. C'est l'avenir alors je m'ouvre à ça! J'ai été élevée très simplement par des parents un peu hippies. On avait un mode de vie très organique. Mon chum et moi sommes souvent tiraillés. Il est très numérique et moi, j'apprends avec le temps à consommer des choses que j'aime. Au début, j'avais tendance à dire que je ne voulais pas que mon enfant s'y mette trop vite. Mais les jeux peuvent être éducatifs aussi, je pense. »



Les puristes en musique

« Je suis beaucoup trop ouverte d'esprit pour être puriste. Ce que j'aime le plus en tant que DJ dans une soirée, c'est d'être capable d'aller rejoindre autant une jeune fille de 18 ans que des personnes de 60 ans. La musique est quelque chose de tellement rassembleur. Être puriste, c'est un peu être fermé sur les petits plaisirs et la découverte. »



Les listes de lecture quand on est DJ

« Si un DJ a été engagé et qu'il met quelque chose de préfait, je suis absolument contre! Une liste ne va jamais pouvoir remplacer le travail d'un DJ qui doit observer ce qui se trouve autour de lui et s'adapter. Mais si la liste de lecture remplace un DJ à la maison le temps d'une soirée entre amis, je suis tout à fait d'accord. J'ai souvent des proches qui me demandent de les aider et je les redirige vers cette option. »



Les émissions de télé qui diffusent des vidéoclips

« Mais j'en consomme vraiment très peu. C'est une expérience de plus qui permet de mettre en contexte une chanson, de nous amener ailleurs par l'image. Ça entre en quelque sorte dans l'art numérique. »



Les personnes qui documentent leur vie sur Instagram

« Je contrôle ce que j'ai envie de dire, de transmettre. Je trouve ça mieux que de lire des revues à potins pour connaître la vie des personnalités. Je respecte ceux qui sont contre, ils n'ont qu'à ne pas suivre les personnes qui le font sur Instagram. Aujourd'hui, les entreprises font de la publicité comme ça sur les réseaux sociaux, plus seulement à la télé ou dans les magazines. J'ai eu des critiques à ce sujet, car je faisais la promotion de certains produits, mais c'est la nouvelle manière de faire. Il faut juste bien choisir: je ne vais pas endosser quelque chose que je n'aime pas vraiment dans la vie. »



La programmation d'ÎleSoniq qui est, pour le moment, exclusivement masculine

« Je ne comprends pas! J' imagine qu'ils vont avec la demande, les noms les plus populaires. Mais c'est dommage que ces personnes qui connaissent bien le milieu n'aillent pas un peu plus loin, et de manière plus diversifiée. Oui, la musique électronique est un monde dominé par les hommes, mais il n'y a aucune raison qu'il n'y ait pas plus de filles. Je trouve ça déplorable que des programmeurs ne fassent pas plus d'efforts. »